

# SOUVENIRS D'UN AIDE MAJOR DE REGIMENT

1870-1871

(Médecin colonel Pierre AUGARDE, 1839-1928)

## METZ

A mon retour d'Algérie où je venais de passer près de 5 années; sur les gracieuses instances du colonel et du médecin major du 7<sup>ème</sup> Lanciers, qui m'avaient demandé au ministère, je fis une démarche dans le même sens et on m'envoya au 7<sup>ème</sup> Cuirassiers. Ce régiment tenait garnison à Chartres. Mon séjour dans cette ville ne fut que de quelques mois, deux escadrons ayant été détachés à Châteaudun, je partis avec eux.

Un an s'était à peine écoulé depuis ma rentrée en France, quand éclata la guerre contre l'Allemagne. Quelques jours se passèrent sans que le Régiment reçut des ordres, l'impatience gagnait les officiers, ferions-nous partie de l'armée du Rhin ? Enfin l'ordre du départ arriva à la grande joie de tous. Nous quittâmes Châteaudun le 19 juillet. L'embarquement qui dans les exercices de garnison se faisait en une heure, dura la moitié de la journée, la foule encombrant les abords de la gare, en s'embrassant, ou se serrant les mains, quelques femmes d'officiers les larmes aux yeux, me recommandaient leur mari "s'il est blessé soignez-le bien" me disaient-elles à voix basse; j'étais moi-même fort ému, laissant tous les miens et un enfant âgé de quelques mois à peine. Enfin nous partîmes. Pendant la route, à chaque station, c'était des ovations sans fin, à Dourdan on nous offrit des bouquets, l'espérance était dans tous les cœurs, nous étions loin de prévoir, hélas! le sort qui nous attendait.

Le 25 nous arrivons à Paris où nous retrouvons les 2 escadrons du Régiment partis de Chartres avec l'Etat major et débarqués depuis quelques heures. De 4 heures à 11 heures du soir, on reste sur place sans recevoir aucun ordre, pas d'officier d'Etat major, pas d'intendant pour assurer les vivres, pas d'entremise pour les piquets, chaque cavalier tient son cheval par la bride. Les Dragons de la Division ne sont pas plus heureux que nous. Dans ce désordre un peu forcé du reste, un de mes chevaux disparaît, je le retrouve deux jours après attaché à un arbre aux environs de la ville, comment se trouvait-il là ? Je ne l'ai jamais su.

Jusqu'au 27 juillet, nous logeons en ville, les repas se prennent à l'Hôtel de France. Les jeunes officiers flirtent à qui mieux mieux, font de la musique dans les salons de l'Hôtel. Malgré le désordre de l'arrivée tout le monde voit l'avenir en rose. Les officiers supérieurs cependant semblent un peu préoccupés, on commence à croire en haut lieu que nous n'arriverons pas de sitôt à Berlin et nous nous débarrassons de quelques colis encombrants. Pour mon compte j'abandonne mon chapeau à claque ! L'ordre avait été donné d'emporter cette très incommode coiffure pour faire en Allemagne une entrée plus décorative. Le temps des enthousiasmes irréfléchis semble passé, il faut envisager la lutte en face, nous sommes d'ailleurs prêts.

Du 27, datent effectivement pour le Régiment les tribulations de la guerre. Les officiers quittent leurs logements et on va camper dans les champs avoisinants la ville. Notre première nuit fut affreuse, une pluie torrentielle ne cessa de tomber jusqu'au matin, les toiles saturées d'eau, battues par la pluie, secouées par le vent, suintant du sommet à la base, sous le choc

nous étions inondés de gouttelettes fines, nos effets et nos bottes de camp furent complètement mouillés.

Le lendemain nous nous habillons dans la boue, impossible de procéder à sa toilette: dans les tentes à peine élevées de plus d'un mètre au-dessus du sol et sans béquilles il fallait se glisser en rampant.

Le 2 Août nous quittons enfin Pont à Mousson. Le 5 nous sommes à Faulquemont après une étape de près de 50 kilomètres par une chaleur accablante, la route s'est faite presque tout entière au pas. Le Régiment *dangereusement* reformé dans les terres labourées, les chevaux sont entravés et mis au piquet, tout le monde est heureux de se dégourdir un peu les jambes à moitié ankylosées par la lente allure de cette interminable étape; le village fournit des vivres frais et après un bon repas chacun se retire sous sa tente. Nous dormions depuis quelques heures quand nous fumes réveillés tout à coup par de violents éclats de tonnerre, la pluie se mit à tomber à torrents et le vent secoua nos fragiles abris d'une façon inquiétante. En quelques minutes l'ouragan prit des proportions effrayantes, les chevaux affolés arrachèrent les piquets mal assujettis dans la terre détrempée et passèrent comme des trombes à travers le camp, renversant les tentes qui se trouvaient sur leur passage. En un clin d'œil je me trouvais dans la boue par la pluie battante, cherchant mes effets à la lueur des éclairs; de tous les côtés s'élevaient des imprécations mêlées à des cris de douleur. A quelques pas, le commandant Rollin avait été bousculé et jeté dans une platrière où il barbotait malgré le peu d'agrément de la situation; nous si jeunes nous retenons de rire, en le voyant couvert d'une boue blanchâtre de la tête aux pieds, il fut du reste le premier à s'égayer de sa mésaventure. Un peu plus loin le lieutenant colonel Friant installé sur une charrette recouverte d'une toile assujettie en avant et en arrière par deux batons mobiles, n'avait pas été plus heureux. Son véhicule heurté aux brancards avait pivoté sur ses roues et basculé en déposant dans la boue tout son contenu. Le colonel se dépêtrait de son mieux en grommelant, quand il aperçut le commandant Rollin, sa mauvaise humeur se changea en un fou rire ! "Tiens un pierrot", s'écriait-il.

Malheureusement tout le monde ne s'en sortit pas de la même façon, plusieurs hommes furent assez grièvement blessés et un officier eut la jambe cassée.

La matinée se passa à mettre un peu d'ordre dans le camp, à rattraper les montures et à les reconnaître. Chevaux de Cuirassiers, de Dragons, mulets trottaient pèle mêle dans les champs, ce ne fut pas une petite affaire de rendre à chacun ce qui lui appartenait.

Avant de quitter Faulquemont le Régiment reçut enfin ses cantines médicales que nous ne cessions de réclamer depuis notre arrivée à Pont à Mousson. Nous voilà partis pour Folschviller que nous atteignons après avoir dépassé St Avold. A peine arrivés, nous entendons dans les hauteurs de sourdes détonations, un frémissement parcourt les rangs ! C'est le canon ! Nous l'entendons pour la première fois depuis notre entrée en campagne, les plaisanteries s'arrêtent, le silence se fait, c'est la mort qui parle cette fois et une impression profonde se lit sur les visages les plus résolus. Toute la journée nous attendons des ordres qui ne viennent pas, on commente cette étrange immobilité, enfin le général de Grammont qui commande notre brigade reçoit des nouvelles " Le général Frouard, nous dit-il, a remporté des avantages". Cette phrase ambiguë cause de vives inquiétudes et ne fait augurer rien de bon. La nuit se passe sous alerte, mais sur la route circulent d'interminables convois qui retournent en arrière "Mauvais signe".

Le 6 le Régiment va à Marienthal sur la route de Sarreguemines dans la journée il se porte entre Puttelange et Forbach. Le canon s'entend maintenant beaucoup plus rapproché, des colonnes d'infanterie font des évolutions auxquelles personne ne comprend rien, la division Castagny se promène sans tirer un coup de fusil, qu'est-ce que tout cela veut dire ? A 7 heures nous revenons à Folschviller. Comme la nuit précédente, près de nous passent des montures du train, des batteries d'Artillerie ou *pendant* le jour des masses l'Infanterie défilent successivement en bon ordre. Nous interrogeons les officiers qui nous apprennent la triste

vérité, le 2<sup>ème</sup> corps est battue, les divisions Castagny et Montaudon ont passé la journée en marches et contre marches exécutant les ordres de Bazaine qui a laissé écraser Frouard sans la secourir malgré les appels désespérés de ce général.

Les troupes du général *Metouan* passent à leur tour et les cavaliers de Forton dont nous faisons partie reste en arrière pour soutenir la retraite. A 4 h du soir, les Prussiens sont à Bening la plus proche station du chemin de fer et menacent de nous envoyer du gros de l'Armée, la décision de notre lieutenant faisant halte par moments face à l'ennemi, on s'arrête définitivement à Luppy. Le lendemain le régiment revient à Pont à Mousson sans avoir été attaqué, de nouveaux ordres lui font reprendre la route de Metz où il arrive après une très dure étape de 54 kilomètres.

La route que nous venons de suivre est très pittoresque, extrêmement accidentée, partout des ravins et des bois, les chemins font de brusques contours et mieux, là où les bois n'existent pas, l'horizon est très ouvert. Les officiers demandent pourquoi on a abandonné "sans lutte" ce pays qui semble si favorable à la guerre défensive.

Campés à Montigny après bien des tâtonnements, nous pouvons nous occuper de nos malheureux chevaux qui n'ont eu depuis la veille pour toute nourriture qu'un bain dans la Moselle.

La distribution des vivres le 11, le 12 et le 13 se fait d'une façon très irrégulière, par ordre de l'Etat major, les soldats sont autorisés à prendre des pommes de terre dans les champs voisins. Le 12, alerte, les chasseurs du général Margueritte sont engagés à Pont à Mousson contre la cavalerie prussienne qui l'occupe, nous montons à cheval pour les contenir ou couvrir leur retraite s'il en est besoin mais tout se passe bien, les Prussiens sont mis en déroute et les Chasseurs rentrent tranquillement avec plusieurs prisonniers; le général Margueritte a été blessé légèrement d'un coup de sabre à la tête.

A partir de ce jour le lieutenant colonel Friant prend le commandement du Régiment, remplaçant le colonel Nitot qu'une attaque de goutte force à rentrer dans Metz et il la conservera jusqu'à une semaine d'octobre.

Homme du monde, membre du Jockey club, ancien aide de camp de l'Empereur, adorant Paris et les boulevards, au courant de tous les potins des milieux sélects qu'il racontait avec une verve amusante, le lieutenant colonel Friant fut comme chef militaire digne du grand nom qu'il portait. Adoré des soldats pour sa beauté, admiré des officiers pour son sang-froid et son insouciance bravoure il sut maintenir dans son régiment l'énergie, l'ordre et la discipline, même pendant l'agonie morale des derniers jours de Metz.

Depuis 4 jours la Deuxième n'a pas bougé, cela semble extraordinaire, on dit que les Prussiens jettent des ponts sur la Moselle et s'apprêtent à la passer, comment ne les inquiète t'on pas ? Chacun y va de son petit plan de campagne, mais l'opinion qui prévaut est qu'on va laisser passer une partie des Allemands sur la rive gauche pour écraser ceux qui resteront sur la rive droite.

Derrière nous se dresse le fort St Quentin. Les ouvriers du génie y travaillent activement, on aperçoit très bien de Montigny les mâts dépassant les remparts, beaucoup d'embrasures sont encore nichées de coucous, le profillement des glacis n'est pas complètement terminé. On nous dit que le fort St Quentin est encore moins avancé.

Le 14 l'ordre de départ arrive, le régiment doit franchir la Moselle et former l'avant-garde du 2<sup>ème</sup> corps (général Frossard), nous passons sur un pont de chevalets au milieu d'un incroyable encombrement de montures et nous filons aux Rozérieulles. La mauvaise humeur est générale, après les combats de la division Douai, ceux de l'armée de Mac Mahon et celui de Forbach, voilà qu'à notre tour, nous tournons le dos à l'ennemi. Cette impression de malaise se manifeste d'une façon très nette pendant la traversée de Longeville où se trouve le quartier général de l'Empereur. Devant une porte cochère grande ouverte se tenait le prince impérial en tenue militaire, le Régiment défile devant lui très correct, mais pas un cri ne s'élève, pas une

acclamation ne retentit, on sentait l'irritation dans l'attitude des hommes. A 7h nous arrivons enfin près de Gravelotte, retardés à chaque instant par des attelages et des convois de toute nature.

Du haut des premières pentes de la route de Verdun, on perçoit les bruits de la bataille qui s'engage à *Darny*, la nuit est tout à fait venue, le régiment s'arrête. Du plateau de Gravelotte, l'horizon du combat de Metz parait en feu, à chaque instant de longs éclairs suivis de formidables grondements éblouissent les plaines et les collines qui nous font face, les forts se mettent de la partie. En ce moment, des hauteurs que nous occupons, le spectacle est grandiose et une poignante émotion fait battre tous les cœurs ! Que se passe-t'il donc là-bas ? Quel va être le résultat de ce nouveau combat ? Peu à peu les éclairs se font plus rares, le canon se tait, à 9h tout semble terminé ! Nous repartons et arrivons à Vionville. Le Régiment bivouaque dans les terres labourées à gauche de la route de Verdun, tout près de Vionville, les tentes ne sont pas dressées, on passera la nuit en plein air. Dans une ferme voisine le cuisinier de l'Etat major trouve quelques provisions et une bonne femme lui procure tout ce qu'il faut pour un dîner suffisant. Après le repas je vais me promener dans nos lignes, les cuirassiers font le café avant de se livrer au repos, cédant à leurs instances, j'en accepte une tasse brûlante que je trouve exquise, l'Etat major n'en avait guère en ce soir là.

Pendant la nuit le colonel du 10<sup>ème</sup> Cuirassier qui fait brigade avec nous, va lui-même pousser une reconnaissance dans les bois à notre gauche, il reçoit un coup de fusil qui le blesse à la main, le petit doigt est surtout fortement endommagé, sur le moment il croit à une erreur d'une sentinelle de notre infanterie, mais dès le lendemain il s'aperçoit que ce sont les avant gardes ennemis qui ont tiré sur lui.

## COMBATS du 15 et du 16 AOÛT GRAVELOTTE – 18 AOÛT ST PRIVAT

Le 15 4h30 la division de Forton qui formait en ce moment l'extrême avant-garde de l'armée monte à cheval et se porte sur Mars Latour (Mars-la-Tour). Les éclaireurs prussiens qui occupent ce village, se retirent vers Puzieux. Les Dragons se placent à notre gauche, devant eux se déroule une longue et superbe avenue de grands arbres allant jusqu'au prochain village dont nous apercevons les maisons et le clocher à travers le feuillage. Le 7<sup>ème</sup> Cuirassiers est adossé aux dernières maisons de Mars-la-Tour, sur notre droite entre le 7<sup>ème</sup> et le 10<sup>ème</sup> Cuirassiers prennent position deux batteries d'artillerie. Jusqu'au village qui de ce côté borne l'horizon le terrain est complètement découvert, des hulans parfaitement montés caracolent dans la plaine. ils disparaissent bientôt rigoureusement fusillés par les Dragons qui ont mis *jubilation* tranchant cette petite escarmouche, des batteries allemandes ont pris position en face des nôtres et une vive canonnade s'engage, les Prussiens tirent un peu trop bas, leurs projectiles portant à 60 ou 80 mètres devant nous, les obus à balle éclatent en l'air en produisant un bruit sourd et un peu de fumée, mais personne n'est atteint. Au bout d'une heure les batteries françaises placées à bonne portée, font taire les canons allemands. En fait de pertes tout se borne de notre côté à quelques dégâts matériels et un cheval blessé. Les Dragons de Murat se jettent alors sur le village, le fouillent et après un combat assez vif nous emmènent quelques prisonniers.

Tout semble fini, je mets pied à terre et vais m'asseoir contre un mur de clôture, m'attendant à voir arriver quelques blessés légers, personne ne se présente, le Régiment est absolument

intact, j'en suis heureusement pour mes frais d'installation sommaire. Vers trois heures la division retourne à Vionville. Il est imprudent de s'établir à Mars-la-Tour car l'ennemi est en face, dans les bois d'où il peut déboucher à l'improviste. La brigade des Cuirassiers avec le général de Grammont est placée à droite de la route de Verdun, un peu en avant du village, la brigade des Dragons de Murat à gauche. A la tombée de la nuit on change de position, le Régiment se déporte sur une pente légère entre Vionville et Rezonville, on voit mieux devant soi, le terrain est plus libre et plus découvert.

Encore une nuit de bivouac, il devient de plus en plus difficile de ravitailler la popote en vivres frais, nous y parvenons cependant. Pendant la nuit impossible de dormir, à chaque instant partent des reconnaissances, on sent que le moment approche où un grand choc va se produire. A minuit première alerte. A deux heures deuxième alerte plus vive que la première, je ne l'entends pas, la fatigue l'ayant emporté je dormais d'un sommeil de plomb entre mes deux costumes. A 8h le bruit court que nous serons probablement attaqués vers midi. Le lieutenant colonel Friant me prie, en ma qualité de chef de popote, de tout disposer pour déjeuner de suite. Notre couvert est bientôt dressé et l'Etat major se met à table, la table est une caisse à biscuits, nos sièges sont des cantines. Nos chevaux sont dessellés, un escadron va à l'abreuvoir. Tout à coup nous apercevons quelques Dragons qui arrivent de la gauche de la route et l'enfilent à fond de train fuyant du côté de Metz, affolés tête nue, sur des chevaux sans selle, des montures arrivent à la même allure. Au même instant sur la crête de la pente qui nous fait face, apparaissent venant de Thionville des cavaliers prussiens, des batteries d'Artillerie les accompagnent et les canons mis en quelques minutes en position ouvrent sur nous un feu violent. Le colonel Friant concentre aussitôt le Régiment, les chevaux sont sellés en toute hâte et on se déploie en bataille. Adieu notre déjeuner ! Grâce à l'énergie du général de Grammont et des officiers, la panique qui a entraîné la débandade des Dragons assaillis les premiers ne gagne pas la brigade de Cuirassiers. Les Prussiens s'arrêtent devant notre attitude résolue et les Dragons ont le temps de se reformer et de reprendre leur place de combat. A notre tour nous sommes menacés sur notre droite, le Régiment reçoit l'ordre de contourner le bois de Villiers et de s'y adosser. Pendant qu'il exécute ce mouvement, arrive au galop un officier d'Etat major qui nous demande au médecin major et à moi où se trouve le 7<sup>ème</sup> Cuirassiers caché en ce moment par les arbres, nous lui montrons sa tête de colonne qui débouche du bois. En gagnant la nouvelle position qui venait de nous être assignée sur la voie romaine, nous trouvons un régiment d'Infanterie masqué par une petite chaussée et qui ne s'attendait nullement à cette brusque attaque, des hommes allaient partir en corvée. Le colonel prévenu fait aussitôt prendre les armes. Tous nos mouvements se sont opérés au pas sous le feu de l'ennemi, par un heureux hasard personne encore n'est atteint. Les Dragons seuls plus directement pris à partie, font d'assez grosses pertes, leurs bagages et la voiture de Murat elle-même, tombent entre les mains des cavaliers allemands. L'artillerie divisionnaire surprise comme la cavalerie et entraînée par la déroute abandonne ses canons; les officiers secondés par quelques sous-officiers et soldats courageux parviennent à atteler leurs pièces et à les sauver. Ils viennent les mettre en sûreté derrière la brigade où peu à peu tout le personnel se rallie. Le capitaine commandant Chardin furieux accable ses hommes de reproches et dit en se tournant vers nous et en montrant ses officiers dont un est blessé : "si j'ai sauvé mes canons, c'est grâce à ces braves jeunes gens".

Enfin notre artillerie entre en ligne, à leur tour les pièces françaises répondent de tous les côtés au feu des Allemands, un soupir de soulagement s'échappe de toutes les poitrines, cette fois, c'est vraiment la bataille qui commence. Sur notre gauche surtout la canonnade est formidable et domine complètement le bruit de la mousqueterie, nous voyons la fumée des fusils sans en entendre la détonation. C'est encore le 2<sup>ème</sup> corps auquel nous avons servi d'avant-garde et déjà si durement éprouvé à Forbach, qui supporte presque seul tout le poids de la lutte. Les autres corps d'Armée opèrent leur conversion. Dans le bois de Villiers les obus

coupent les arbres qui tombent avec fracas. Je parcours la ligne du Régiment, personne n'est touché, les projectiles passent par-dessus nos têtes et se perdent dans le bois, un adjudant major me montre en ce moment du bout de son épée, un artilleur qui passe entre leurs escadrons, son bras droit est brisé par un éclat d'obus, le sang s'écoule. J'arrête provisoirement l'hémorragie et je le dirige vers la première ambulance qui se trouve à quelques pas dans le ravin. Nous faisons tous observer au médecin en chef qu'il est trop en avant et très exposé de se trouver là entre deux feus; mais placé à cet endroit par l'intendant dont dépendait en ce moment le service des hôpitaux et des ambulances, le médecin en chef Beurdy nous répond qu'il ne peut pas changer de place sans un ordre de son chef direct. On cherche vainement l'intendant que d'autres soins ont réclamé ailleurs et finalement l'ambulance reste où elle est. Dans les formations sanitaires, à cette époque, le médecin chef n'avait aucune autorité effective sur les divers éléments qui les composaient. Le comptable (officier d'alimentation), le médecin en chef, le pharmacien en chef, étaient trois unités sur le pied d'égalité. Bien mieux, le véritable chef en l'absence de l'intendant était l'officier comptable, lui seul dans l'hôpital avait le droit de punir et le médecin chef était obligé d'en appeler à son autorité pour faire prononcer une punition contre les infirmiers employés dans les divers services. Il n'existait d'exception que pour une catégorie d'infirmiers appelée infirmiers de visite créée quelques années avant la guerre. Cette étrange situation n'a cessé qu'en 1883 et on ne se doute pas en dehors de l'armée, des luttes et des discussions qu'il a fallu soutenir pour modifier cet état de choses. Une unité constituée, sans chef ou plutôt avec trois chefs tirant chacun de son côté suivant sa spécialité et pour les mettre d'accord un intendant dont ce n'était pas le métier et qui ayant à s'occuper de bien d'autres choses en temps de guerre surtout, n'étant jamais là quand on avait besoin de lui: voilà où nous en étions encore il y a une dizaine d'années à peine. On a reproché à Beurdy de n'avoir pas pris sous sa responsabilité, un changement de position qui semblait dès le début de l'action s'imposer, comme je viens de l'indiquer, il était absolument sans qualité pour donner un ordre de mouvement, son action ne dépassant pas la partie technique du service, les mouvements, le matériel, l'administration, le commandement des infirmiers étaient du ressort du comptable qui certainement n'aurait pas obéi à une injonction qu'on n'avait pas le droit de lui donner. Quelques heures plus tard Beurdy paye de sa vie ce défaut d'organisation et l'ambulance fut renversée et fauchée aux pieds des chevaux par la charge de Von Bredow. A peine revenu à mon régiment, j'aperçois contournant notre ligne de bataille un jeune sergent pâle et défait, son bras gauche brisé par une balle pend le long de son corps, l'hémorragie est peu abondante, je le panse rapidement et le charge sur la 2<sup>ème</sup> ambulance trouvant la 1<sup>ère</sup> trop espacée, malheureusement le trajet est long; si l'une est trop près l'autre est bien loin, nous arrivons enfin, il était temps le malheureux enfant défaillant. J'apprends à ce moment que les Cuirassiers de la garde viennent de charger; poussé par la curiosité, je me dirige vers Rozérieulles. Les séditieux mutilés se sont ralliés et s'abritent derrière l'infanterie, ont mis pied à terre. Un officier me met en quelque mots au courant de l'héroïque aventure de son régiment "Nous avons été abimés, me dit-il, par des carrés que pas un coup de canon n'avait ébranlés, c'était une charge folle ! Enfin nous avons tout de même assez bien occupé les Prussiens et la garde a eu le temps de venir au secours de Frouard". En m'avançant sur la croupe d'une ondulation de terrain, je vois la batterie de la garde engagée, les grenadiers entrent en ligne et se déplaçaient sous un feu terrible sans broncher ! Quels soldats ! Mais je n'ai pas le temps de m'attarder davantage, en regagnant les bois de Villiers je me trouve sur le front d'un régiment de Voltigeurs couché et prêt à faire feu. Ne me souciant pas du tout d'être pris entre les balles françaises et les projectiles allemands, je profite de l'avis d'un commandant qui me crie "Dépêchez-vous Docteur le feu peut recommencer d'un moment à l'autre" et je franchis rapidement la ligne des tirailleurs. Mon 7<sup>ème</sup> Cuirassiers est toujours sur la voie romaine et n'a pas encore perdu un seul homme, la plupart des obus continuent de s'abattre dans le bois de Villiers qu'ils écharpent et ceux qui

tombent près de nous s'enfoncent dans la terre molle sans éclater Le 6<sup>ème</sup> corps vient d'entrer en ligne, les Prussiens épuisés commencent à plier, leurs artillerie redouble d'efforts, la nôtre répond de son mieux, c'est une effroyable tempête de détonations assourdissantes, on ne s'entend, et par moments quand la brise rabat la fumée sur les régiments déployés on ne se voit plus. Jusqu'à deux heures la situation ne change pas. A deux heures et demie l'infanterie ennemie est à bout de résistance, la brigade de cavalerie de Von Bredow se dévoue pour lui donner un peu d'air. Les Cuirassiers de Magdebourg et le 16 hulans se ruent sur notre artillerie, celle-ci surprise se renverse sur l'infanterie gênant son feu et portant le désordre dans ses rangs. A la faveur de cette confusion les Cuirassiers passent à travers nos lignes, commençant cette charge célèbre que les Allemands ont appelée la chevauchée de la mort. Le drapeau du 29 disparaît un moment et n'est sauvé que par le corps de ses défenseurs qui le couvrent et en dérobent la vue à l'ennemi. Cette masse de chevaux fusillée sur ses flancs, s'engouffre dans le pli du terrain entre Vionville et Rezonville, elle trouve sur son passage la 1<sup>ère</sup> ambulance et la balaie comme un fétu de paille, les blessés sont tombés aux pieds des chevaux, Beurdy en train de panser un homme grièvement atteint, montre en vain les insignes de la Croix de Genève, un cavalier ennemi se jette sur lui et avant qu'il ait pu se mettre en défense, lui traverse le corps d'un coup de lance. En ce moment nous faisons face à la route de Verdun, la charge prussienne nous présente le flanc gauche position éminemment favorable pour nous, le général de Forton lève son épée et Dragons et Cuirassiers se jettent tour à tour sur l'ennemi qui essaie de

Un choc effroyable se produit, c'est un tourbillon dans lequel en un instant plus rien ne se distingue, au milieu de la poussière, on voit éclore de rapides éclairs, des cris rauques se mêlent au bruit des épées qui s'entrechoquent, des chevaux blancs d'écume se cabrent, battent l'air de leurs pieds et se renversent avec leur cavalier, puis le tourbillon s'éloigne, les Allemands décimés cherchent une issue pour rejoindre leur ligne, poursuivis par nos cavaliers. J'avais essayé de suivre mon régiment à quelques mètres de la bagarre, ne voulant pas le perdre de vue, sachant par expérience combien il est difficile dans ces immenses agglomérations de troupes, de retrouver un corps qui se déplace, mais mon cheval voulant rejoindre les escadrons qui courent devant lui, s'échauffe puis a peur et malgré tous mes efforts, m'emporte dans un galop furieux, au moment d'atteindre les combattants, je viens sur un monceau de cadavres et d'animaux abattus sur lequel je fais un formidable panache. Je me relève fortement contusionné, les boutons et le plastron de ma tunique arrachés, mais en somme les membres complets; à quelques pas mon trop ardent coursier calmé par cette vigoureuse culbute ne bouge plus, il est un peu assommé mais n'a pas d'avaries sérieuses, son mors seul est cassé. Je me trouve à peu près seul en ce moment dans cette partie du champ de bataille, j'en profite pour prendre un autre mors dans la bouche d'un cheval de Cuirassier blanc, mort sur place et tant bien que mal je regagne le bois de Villiers où déjà les trompettes sonnaient le ralliement. J'ai pu emporter ce mors en quittant Metz et je l'ai conservé depuis en souvenir de cette périlleuse aventure. Le Régiment s'est rassemblé un peu sur la droite en arrière du bois et à peu près en dehors du feu. Le Général de Grammont est légèrement blessé à la jambe. Le Lieutenant colonel Friant qui a chargé à la tête du Régiment, contusionné, ne doit la vie qu'à son portemanteau dans lequel se sont logées deux balles. Quelques officiers et bon nombre d'hommes ont reçu des blessures plus ou moins profondes; les plus atteints, heureusement en petit nombre, sont restés sur le terrain à l'extrême limite de la charge. Le Capitaine Chardin de l'artillerie divisionnaire porte sur la tête un coup de sabre qui lui a décollé la peau sur une assez grande étendue, en brave officier une fois pansé veut à tout prix retourner à sa batterie; un de ses lieutenants a été tué, la charge de Von Bredow a passé entre nos canons.

Des Cuirassiers déroutés rejoignent peu à peu le Régiment, quelques uns d'entre eux sont blessés d'une assez singulière façon, jetés à bas de leur monture dans la mêlée, la face contre terre, ils restent étendus contre des cadavres de chevaux qui les protègent en partie; des hulans

affolés plantent en se sauvant leurs lames dans le dos des Cuirassiers et la puissance de pénétration de cette arme est assez forte pour traverser l'acier et blesser assez profondément nos hommes dans les muscles vertébraux. Le sous-lieutenant Motte a eu la main traversée par un coup de lance, on me dit qu'il est allé directement à l'ambulance, je me mets à sa recherche et je le retrouve, son pansement trop serré le fait cruellement souffrir, je le panse de nouveau. La Division de Forton forme maintenant la cavalerie de réserve du 6<sup>ème</sup> corps et ne semble pas devoir être engagée de nouveau pour le moment. Je laisse à mon ordonnance l'ordre de me prévenir à la moindre alerte et vais à la 2<sup>ème</sup> ambulance où arrivent d'un coup près de 400 blessés. Jusqu'à 5 heures j'aide mes camarades absolument surmenés. La plupart des hommes sont encore sous l'impression excitante de la bataille, ceux du moins qui ne sont pas trop grièvement atteints, ils se rendent très bien compte de la situation "Les Prussiens ne tiennent plus, Mr le major, disent-ils, encore un coup de collier et ils sont dans la Moselle". C'est du reste exactement la même note chez les officiers.

Le lendemain nous apprenons que malgré les instances de Canrobert et de *Roudemurault*, Bazaine a refusé l'ordre de prendre l'offensive sur toute la ligne. Dans l'état où se trouvent à 4 heures les troupes prussiennes, elles auraient été incapables de soutenir l'attaque des 4 et 6<sup>ème</sup> corps qui n'avaient engagé jusque là qu'une partie de leurs forces et leurs positions extrêmes les seules qui fussent encore défavorables entre eux et la Moselle et dans lesquelles ils ne se maintenaient que par les derniers efforts, auraient aisément été enlevées. En somme pendant plus de la moitié de la journée, le 2<sup>ème</sup> corps et la garde impériale avaient soutenu seuls tout l'effort de l'ennemi. Vers 5 heures la bataille semble reprendre, la canonnade se fait entendre avec une telle intensité que je montais à cheval pour rejoindre mon régiment. La Division est toujours à la même place. Nous ignorons absolument ce qui se passe sur notre droite masqués que nous sommes par les bois, cependant un officier d'Etat major raconte que la Division de cavalerie Legrand vient d'être engagée et que ce général que j'avais connu en Afrique, a été tué. La nuit tombe peu à peu, les Prussiens qui viennent de recevoir des renforts font un violent retour offensif avec leur cavalerie, nous entrons de nouveau en ligne, le Régiment se porte sur la route de Verdun et prend son ordre de bataille prêt à charger, mais on n'a pas besoin de nous, les hussards allemands, fusiliers en tête et en flanc sont rejetés en désordre sur leurs positions.

Dès ce moment 4 convois en tout, les coups de feu deviennent de plus en plus rares et à 9 heures le silence est complet. Les trois cent mille hommes qui viennent de se livrer de si formidables assauts reposent éreintés à quelques pas les uns des autres. Le 7<sup>ème</sup> Cuirassiers va bivouaquer en avant de Gravelotte entre ce dernier village et Rezenville près de la cavalerie de la garde, il est environ 9h1/2. Les hommes plus que fatigués par cette rude journée étaient contents, on entend de tous les côtés des exclamations joyeuses, à la paix d'avoir vaincu se joint la joie de vivre, l'amour propre, le point d'honneur sont satisfaits. Ce double contentement se traduit à chaque instant par les réflexions les plus pittoresques, on mange en discutant sur les divers épisodes de la journée, puis bientôt la fatigue l'emporte, on se couche n'importe où et on s'endort.

Avec l'autorisation du colonel Friant je quitte le Régiment et vais à la 2<sup>ème</sup> ambulance, je mange rapidement un peu de pain avec une bille de chocolat qui reste au fond de ma poche, et j'avale en fermant les yeux un verre d'eau puisé à un petit ruisseau rougi par de longs filets de sang. Les blessés arrivent de tous les côtés; ce sont maintenant presque tous des hommes portés sur des brancards ou des cacolets, ceux qu'on ramasse sur le champ de bataille, les plus gravement atteints et qui n'ont pu gagner eux-mêmes les postes de secours. Le médecin en chef *Tarneau* un de mes compatriotes veut faire dresser les nouvelles tentes, le comptable s'y refuse sans un ordre de l'Intendant, les blessés sont couchés en plein air, enfin on trouve l'Intendant qui donne l'ordre si impatientement attendu. Impensable de laisser l'aquet d'une ambulance de 1<sup>ère</sup> ligne aux lois de grande bataille; malgré les évacuations sur Metz de tout ce



qui est transportable, plus de 800 blessés sont couchés attendant leur tour d'être pansés. Au milieu de toutes ces misères 4 ou 5 médecins écrasés de fatigue essayant de parer aux accidents les plus immédiatement graves, ou arrêter d'abord les hémorragies, on verra après. On apporte un colonel français la poitrine trouée par une balle, un officier supérieur prussien la jambe brisée, des officiers de tous grades, des soldats, il en vient de partout; nous marchons dans le sang, nous avons les mains et les bras souillés jusqu'aux coudes, sur les habits, sur le visage, de tous les côtés nous entendons supplier "A moi Mr le major". La plupart supportent leurs souffrances avec une étonnante énergie, quelques uns plus faibles ou plus atteints, gémissent lamentablement ! Quelle inoubliable nuit ! Des camarades des régiments voisins arrivent heureusement à notre aide et les secours se régularisent. Au jour les pansements les plus urgents sont à peu près terminés, je rejoins mon corps.

Deux heures après nous montons à cheval. A la stupéfaction générale l'ordre arrive de revenir en arrière, de sourdes exclamations de mécontentement s'élèvent, "nous ne sommes pourtant pas battus, disent les troupiers furieux, pourquoi tournons-nous encore le dos ?". Les officiers esclaves de la discipline ne répondent pas, mais leur regard et leur attitude trahissent très clairement leur muette colère. Le Régiment traverse la route de Verdun, à notre droite des soldats du Génie sont en train de *créneler* une ferme; derrière cette ferme gisent abandonnées une énorme masse de caisses à biscuit à moitié défoncées, les hommes en prennent en passant autant qu'ils en pouvaient porter; moi-même surpris au-delà de toute expression du mouvement que nous opérons et en proie à de sombres pressentiments, j'en bourre mes sacoches et celles de mon ordonnance, j'en remplis même un sac que je charge sur mon cheval de main. Dans les derniers jours du siège la popote de l'Etat major fut très heureuse de retrouver mes provisions. Le mors du cuirassier blanc que j'avais ramassé la veille fatigue beaucoup mon cheval par sa lourdeur, je le remplace par un mors d'artillerie quoique trouvé sur le sol. Nous traversons Gravelotte et descendons dans le ravin de Chatel St Germain, à notre droite sont les bois de Chatel, derrière à une certaine distance le fort de Plappeville, à notre gauche le moulin Largeau, en face les pentes marquées du ravin. L'encombrement de toutes les routes est tel que nous avons mis trois heures pour faire un peu plus de deux kilomètres. La garde se place derrière nous.

A dix heures nous déjeunons. Après notre frugal repas je m'allonge, exténué de fatigue, contre un talus; à deux pas de moi, étendu dans l'herbe, dormait un général. Les Cuirassiers de la garde qui viennent comme nous s'installer dans les bas-fonds de Chatel passent, la lassitude m'engourdit tellement que je n'ai pas le courage de me lever pour aller plus loin, je reste presque dans les jambes des chevaux au risque de recevoir quelque coup de pied; "voilà un aide major qui a l'air joliment éreinté" dit un officier supérieur et c'était vrai ! Quelques heures après me trouvant à peu près reposé, je pense à mes pauvres chevaux, pas de distribution, rien à leur donner comme fourrage; en fouillant les extérieurs je trouve au moulin Largeau un brave homme qui en met à ma disposition autant qu'il m'en faut, ses greniers en regorgent. A mon retour au bivouac tout le monde s'est procuré soit du foin, soit de la paille. La journée et la nuit se passent sans incident remarquable.

La Division forme l'extrême gauche de l'armée avec le 2<sup>ème</sup> corps; la cavalerie de la garde est à côté de nous. En avant et un peu sur notre gauche la brigade Lapasset occupe Ste Ruffine et Lezey.

Le matin du 18 est calme, mais vers 11h le 2<sup>ème</sup> corps est attaqué. En quelques instants le feu prend une intensité extraordinaire, le bruit strident des mitrailleuses, "comme une forte toile qui se déchire", suivant l'expression pittoresque des hommes, domine tous les autres et indique que le duel d'Artillerie a été promptement suivi d'un mouvement offensif de l'Infanterie. La courte portée relative de ces engins ne les rendait redoutables que de 15 à 1800 mètres et leur feu ne pouvait produire un effet utile que dirigés contre l'infanterie ou la cavalerie. Ils étaient impuissants contre les canons ennemis dont les projectiles frappaient à

plus de 4 kilomètres. Du ravin de Chatel on ne voit absolument rien de la bataille, on peut seulement se rendre compte que l'attaque a lieu sur un front très étendu, car sur la droite on entend la canonnade s'étendre dans le lointain par dégradations successives d'intensité. Les Prussiens qui s'attendaient à être vigoureusement poussés le 17 au matin et qui avaient pour toutes leurs *stagnations* une réponse de *chiens* ont profité de notre marche. Revenus de leur surprise en voyant l'armée française aller en retraite sous Metz, ils ont porté toute leur armée sur la rive gauche et nous attaquent dans nos nouvelles positions. Leur situation est en somme très périlleuse et une défaite pourrait se changer pour eux en un véritable désastre car ils se battent le dos à la France, l'incroyable manœuvre de Bazaine justifie seule leur audacieuse agression.

Quelques heures se passent sans apporter aucun changement à la situation, vers deux heures les obus franchissent les crêtes et viennent rouler sur la pente du ravin, le fort de Plappeville fait feu de tous ses canons, tirant par-dessus nos têtes, des réserves gravissent la pente et se déploient à leur sommet. Du côté de Sainte Ruffine les Allemands font un violent effort, nous les voyons parfaitement cherchant à se défilier dans les chemins creux. Tous les officiers sont sur une petite hauteur à gauche, les balles commencent à arriver jusqu'à nous, les cavaliers restés dans le bois sont encore masqués par le pli du terrain. Prévoyant que le Régiment ne pourrait rester longtemps dans la position qu'il occupe, je retourne au moulin Longeau et m'approvisionne de fourrage, le propriétaire effrayé par les bruits de l'attaque qui semble se rapprocher me presse de partir " Les Prussiens sont à deux pas d'ici, me dit-il, sauvez-vous". A peine de retour au camp quelques hommes fuyant en désordre viennent nous annoncer que le moulin est occupé par l'ennemi; la nouvelle était fausse car deux heures après le régiment y passe sans découvrir la trace d'un Allemand. Le poste d'observation où se trouvent les officiers devant *Lauqieux*, quelques tirailleurs prussiens ne sont pas à plus de 150 mètres, ils nous envoient quelques coups de fusil sans trop se cacher sachant bien que de notre part aucun danger de riposte ne les menace. Le Lieutenant colonel donne l'ordre à tous *cadres* de reprendre leurs chevaux, la situation devient très grave; si les hauteurs tombent complètement aux mains de l'ennemi nous allons être fusillés dans notre trou sans pouvoir tenter une défense quelconque; dépourvus que nous sommes d'armes. L'ordre arrive à la Division de se retirer aux Moulins-lès-Metz et Longueville, un seul chemin y conduit et encore est-il très mauvais. Pendant que les Dragons défilent nous voyons tout à coup s'élever d'une ferme une fumée blanche, le crépitement des coups de fusil se fait entendre et les Prussiens reculent en désordre; "si la Brigade Lapasset tient bon, me dit à l'oreille le capitaine d'Etat major St Arroman, nous n'avons rien à craindre; dans le cas contraire, gare !!!! et surtout pas un mot" L'Etat major du Régiment est resté seul sur la hauteur dont j'ai déjà parlé, le conseil m'a fait rester ici. La lutte dont nous ne voyons qu'un coin est extrêmement vive, la Brigade Lapasset pour le succès de laquelle je faisais comme bien on pense, les vœux les plus ardents résiste aux attaques et bientôt passant à son tour à l'offensive fait reculer ses adversaires. Nous poussons un soupir de satisfaction en voyant les Prussiens perdre du terrain. Vers 4h1/2 notre tour arrive aussi de quitter ce bas-fond où on nous avait enfermés je n'ai jamais compris pourquoi, et où ne pouvions rendre aucun service. Nous filons par des chemins impossibles, pendant quelques minutes nous suivons un sentier sinueux à pente très raide, tout le monde a mis pied à terre et on descend un par un en tenant les chevaux par la bride; quelques cavaliers perdant pied roulent en bas du ravin avec leur monture; nous atteignons enfin des chemins plus praticables qui mènent à Moulins-lès-Metz. Le Régiment se croyait en ce moment complètement hors de la portée des projectiles, on causait, on commentait les événements, quand tout à coup un craquement effrayant se fit entendre à la gauche de l'escadron de queue. C'est un obus qui vient d'éclater dans un chantier de bois, bouchant la route et qui projetant des planches en l'air, a *calciné*. D'autres succèdent, ils arrivent bientôt dans les rangs, les mulets qui portent nos cantines se sauvent à travers champs, mon cheval de main légèrement

blessé à la croupe échappe à mon ordonnance qui a toutes les peines du monde à le rattraper. Impossible cependant de hâter le pas, la route est absolument obstruée par les Régiments qui nous précèdent. Le fort St Quentin sous lequel nous nous trouvons riposte et une furieuse canonnade s'engage. A côté de moi un éclat d'obus coupe les rênes dans les mains d'un Brigadier et lui fait une horrible blessure décharnant toute la partie postérieure de l'avant-bras; pendant que je pansé ce blessé un second projectile tombe dans ses jambes, renverse un Cuirassier, tue son cheval et nous couvre littéralement de terre, le tir des Prussiens devient d'une justesse inquiétante, le fort St Quentin avec ses énormes pièces a heureusement assez promptement raison de son adversaire, et les batteries ennemies fortement endommagées battent en retraite.

Le Régiment s'arrête à quelques pas de Longueville et campe dans un champ. Nous n'étions pas ce jour-là au bout de nos peines; pendant qu'on dresse les tentes, un violent orage éclate, la pluie se met à tomber à torrents et transforme le camp en un marais boueux, au bout d'une heure la pluie cesse enfin. Mr Robert mon médecin major et moi, mouillés jusqu'aux os, nous fouillons Longueville pour tâcher de trouver quelque chose à manger avec notre biscuit, un habitant charitable nous donne un énorme plat de riz que l'Etat major dévore incontinent. Le camp est en révolution, on discute sur les résultats de la journée, les avis les plus divers sont émis. Personne ne se doute que sur notre extrême droite le Corps de Canrobert a été écrasé. Hélas nos illusions ne sont pas de longue durée, un officier de l'Etat major général nous apprend ce qui s'est passé; on se révolte contre lui, on l'appelle oiseau de mauvais augure, on refuse de le croire: comment se fait-il, lui dit-on, que la Garde campe derrière la Cavalerie, n'ait pas été envoyée au secours du 6<sup>ème</sup> Corps ? Je n'en sais rien, nous répond-il et alors il donne des renseignements si précis qu'il n'est plus possible de conserver le moindre doute. Après une longue résistance Canrobert qui avait écrasé la Garde prussienne et lui avait tué près de 6000 hommes a été tourné sur sa droite et pris à revers; la Garde impériale française qui aurait pu très facilement empêcher ce mouvement des troupes prussiennes et que le chef du 6<sup>ème</sup> Corps réclamait avec les plus vives instances ayant à soutenir l'effort principal de l'armée prussienne avec seulement deux divisions, n'a été envoyée que beaucoup trop tard, à la nuit quand tout était fini. Officiers et soldats sont furieux et les oreilles de Bazaine qui n'a pas bougé de Plappeville de la journée ont du singulièrement lui tinter ce soir-là. Il n'y a plus à se le dissimuler: nous sommes nous sommes acculés sous Metz.

## LE BLOCUS BATAILLE DE NOISSEVILLE 31 AOÛT-1er SEPTEMBRE COMBAT DE LADONCHAMPS 7 OCTOBRE LES DERNIERS JOURS DE METZ

Le 19 au soir le Régiment quitte le ban St Martin et défile le long des remparts par une nuit très noire rayée de loin en loin par de longs éclairs sans tonnerre, nuit lugubre avec ses lointains orages dont nous ne voyons plus que les feux impuissants et les menaces vaines comme nos colères. On s'installe dans l'île Chambière que nous ne quitterons plus que le jour à jamais cruel de la capitulation finale.

Jusqu'au 26 Août aucun évènement nouveau ne vient changer le cours de nos graves préoccupations, mais ce jour-là l'armée a un moment d'espoir. Dès le matin à la première

heure on a sonné à cheval, les tentes sont repliées, on va de nouveau en appeler au sort des armes, personne ne doute qu'un grand effort ne soit sur le point de se produire et il sera certainement décisif; l'armée est absolument résolue à faire plus que son devoir, la colère et le désir de vengeance se lisent sur tous les visages: que la bataille même dure ! Depuis le point du jour les ponts de bateau jetés sur la Moselle sont noirs de troupes qui filent du côté du fort St Julien. L'armée française en masse sur la rive droite; on écoute, on veut entendre les premiers coups de canon, mais les heures passent et le silence continue à régner, la journée s'éveille dans l'attente la plus énervante qu'il soit possible d'imaginer sous une pluie battante sans une minute d'éclaircie. Vers le soir nous voyons les troupes d'Infanterie redescendre les pentes de St Julien, repasser les ponts et reprendre leurs anciens campements. Depuis 3 heures du matin nos merveilleux soldats en route par un temps épouvantable, pataugeant dans la boue, leur aspect est lamentable, ils sont exaspérés et découragés. On ne peut s'expliquer pourquoi cette énorme concentration se disloque misérablement, les commentaires reprennent leur train, à ceux qui invoquent la pluie, d'autres répondent que s'il pleut pour nous, il ne fait pas soleil pour les Prussiens et les malédictions à demi étouffées par la discipline vont ardentes et haineuses flétrir notre général en chef.

Les tentes sont de nouveau dressées sur le sol cette fois détrempé par la pluie, nous marchons littéralement dans l'eau. Cinq jours se passent encore dans la plus complète inaction, l'inquiétude grandit, de vagues rumeurs sur la marche d'une deuxième armée française courent dans les camps, qu'allons-nous faire ?

Le 31 au matin nous voyons avec joie l'armée entière se mettre en mouvement, les corps de la rive gauche passent sur la rive droite et montent du côté du fort St Julien, c'est la répétition exacte des mouvements que nous avons vu s'exécuter le 26. Se battra t'on cette fois ? Les heures succèdent aux heures et l'engagement ne commence pas. "Allons, entend t'on de tous les côtés, ce sera comme l'autre jour, le 26, c'est la pluie qui nous a arrêtés, aujourd'hui ce sera le soleil", on voit sur toutes les lèvres un sourire sceptique qui déguise mal l'amertume des pensées et la profonde déception de ces braves gens. Tout à coup, vers 4 heures, le fort St Julien qui se dresse devant nous se couvre d'une fumée blanchâtre et un coup de canon retentit, c'est le signal de la bataille ! Plus de scepticisme, plus de pensées tristes, tous les visages maintenant rayonnent d'ardeur, tous les doutes se dissipent, toutes les présomptions s'envolent, c'est la bataille, tout le monde est comblé ! Quels superbes soldats nous avons autour de nous ! On pouvait tout leur demander ! Je souhaite de toute mon âme à notre chère France que les fils vaillent leurs pères et que les armées futures aient le courage, la discipline et la cohésion de cette pauvre armée de Metz tant décriée par certains politiciens ! Les Cuirassiers attendent avec impatience l'ordre d'entrer en ligne. A 17h seulement le Régiment monte à cheval. En gravissant les rampes de St Julien nous rencontrons des fantassins et des voltigeurs de la Garde, on leur demande des nouvelles : "Oh cette fois ça va bien" nous répondent-ils d'un air joyeux. La brigade de Cuirassiers se place sur le plateau entre Metz et Grimont tout près du château et l'attente recommence. Cependant la nuit est tout à fait venue, nuit très fraîche avec ses brouillards épais et qui me paraît une des plus pénibles de la campagne. La canonnade a cessé partout, mais on entend encore la fusillade du côté de Servigny. Près de St Julien s'est installée la cavalerie de la Garde qui a été mise comme nous sous le commandement supérieur du général Desvaux. Sur notre gauche le château de Grimont troué par les obus dans le cours de la journée a été transformé en ambulance. Je cherche un coin quelconque pour m'allonger et dormir, en désespoir de cause, je me glisse sous une voiture avec une botte de foin pour reposer ma tête et malgré le froid et le brouillard intense qui pénètre jusqu'aux os, je finis par m'endormir. Au milieu de la nuit je sens sur le visage le souffle d'une chaude haleine et ma tête perdant son point d'appui va toucher le sol, réveillé en sursaut je m'aperçois qu'un cheval détaché fait tranquillement son repas aux dépens de mon oreiller; je l'expédie mais il m'est impossible de me rendormir.

Vers 5 heures la canonnade recommence, le brouillard se dissipe sur les hauteurs, il persiste encore dans la plaine; presque sous nos pieds, semble t'il, les coups de feu crépitent et nous ne voyons rien; sur la droite surtout la lutte paraît très violente. Vers 6h1/2 l'ordre arrive à la Cavalerie de monter à cheval, on construit des épaulements pour des pièces de 12 sur la droite de la Brigade, un peu plus bas d'autres batteries prennent position, le canon tonne de plus belle à côté de nous. Bazaine et son état major restent un instant près des pièces. C'était la première et ce fut la dernière fois que je vis notre triste général en chef. La bataille qui marchait si bien la veille, recommence trop tard pour pouvoir obtenir dans la journée un succès décisif, ne va plus du côté de Ste Barbe; les Prussiens ont profité de la nuit pour accumuler de formidables moyens de défense et reconquérir avec des forces énormes le terrain perdu. Le Régiment est déployé par escadrons en échelons, l'ordre donné de se préparer à charger sur son cheval; on doit longer les formations des voltigeurs de la Garde et prendre pour point de direction le village de Servigny. En voyant se dérouler devant nous tous ces champs coupés de haies et de fossés, je me demande comment on pourra passer ! Enfin à la grâce de Dieu ! Les obus allemands arrivent sur le plateau et atteignent quelques hommes, un éclat enlève le képi du général de Grammont sans le blesser. Jusqu'à 10 heures nous attendons le signal qui ne vient pas. On ne charge plus paraît-il, le terrain a été reconnu impraticable à l'action de la Cavalerie. Le colonel Frouard descend de cheval et vient s'asseoir sur un tronc d'arbre où je suis déjà installé, il est sombre et nerveux. Au bout d'un instant les sonneries retentissent de tous les côtés, c'est la retraite ! Encore et toujours la retraite !... On rentre à Chambrière à 2 heures... Servigny pris la veille par nos troupes n'a pas été mis en sérieux état de défense et dans le courant de la nuit, les Prussiens l'ont repris par surprise, retrouvant absolument intacts leurs nombreux canons qu'on n'avait pas même eu le soin de mettre hors de service. C'est toujours la même chose, les directives supérieures manquent complètement, chaque général agit pour son compte et Bazaine ne s'est même pas donné la peine d'aller à ce point du champ de bataille qui a pour objectif Servigny et Ste Barbe, dernières positions de l'ennemi au-delà desquelles c'était pour nous la liberté. Notre général en chef n'a pas plus quitté St Julien le 31 Août que le 18 il n'a quitté Plappeville. Il est maintenant évident pour tout le monde qu'il ne veut pas s'éloigner de Metz.

La Garde qui est restée tout le temps l'arme au pied comme à Saint Privat regagne furieuse ses campements et successivement toutes les troupes de la rive gauche repassent les ponts.

A partir de ce jour, les affaires militaires se bornent à des combats d'avant-garde insignifiants ou à des opérations de ravitaillement dans les environs de Metz entreprises beaucoup trop tard et à la suite desquelles, les Prussiens brûlent impitoyablement tous les villages qui entourent la ville.

Nous assistons impuissants à ces sauvages destructions, presque toutes les nuits sont éclairées par d'immenses incendies, les fermes comme les châteaux disparaissent dans les flammes ! Que de ressources anéanties dont nous aurions pu profiter ! Que d'affreuses misères pour les malheureux habitants qui viennent presque tous se réfugier à Metz et augmenter encore l'encombrement et le rapide épuisement des vivres.

N'ayant pour le moment que peu d'occupations au Régiment j'allais offrir mes services à l'ambulance dite américaine de l'île Chambrière. Comme construction les baraques sont suffisantes, mais à l'intérieur tout manque encore, matériel, couchage, médecine et infirmerie, mon offre est acceptée avec reconnaissance jusqu'à ce que l'organisation ait pu être complétée. En attendant les blessés sont étendus par terre sur de la paille plus ou moins maculée, malgré les grandes dimensions des baraques, l'odeur qui se dégage de toutes ces plaies suppurantes est insupportable. Les malheureux soldats gisent sur ce sol souillé en proie à toutes les complications les plus graves, la pourriture d'hôpital et l'infection purulente font parmi eux des ravages effrayants. Les progrès de la chirurgie nouvelle éviteront pour les guerres futures bien des accidents des plaies, mais il ne faut pourtant pas se faire de trop vives

illusions. L'aseptie qui est certainement la méthode de choix, celle qui donne dans les hôpitaux parfaitement installés les plus brillants résultats, ne sera jamais possible dans toute sa bienfaisante rigueur à la suite des grands chocs des innombrables armées actuelles. Les pièces de pansement, les instruments, les mains même des opérateurs ne pourront dans ces énormes agglomérations de blessés rester vierges de toute souillure et de tout contact infectant; l'antiseptie devra donc venir en aide à l'aseptie et ce sera déjà sur les anciennes méthodes un progrès considérable. Du reste dans les approvisionnements des ambulances tout a été prévu pour que l'antiseptie puisse être pratiquée largement et ceux qui les ont constitués semblent s'être rendu parfaitement compte des nécessités des champs de bataille. Quelques jours après je fus envoyé à l'ambulance du Sorbey où c'est encore bien pire qu'à Chambrière, les premiers blessés sont sous la tente dans la misère la plus absolue, couchés dans la boue, le cœur me manque pour faire de leur triste situation un fidèle portrait; qu'il me suffise de dire qu'on n'entraîne au Sorbey que pour y mourir. Cette misérable ambulance disparut dans une nuit d'orage pendant lequel les tentes furent arrachées et renversées sur les moribonds qui restèrent exposés sans abri à toutes les fureurs de l'ouragan; les malheureux qui s'y trouvaient encore furent disséminés dans d'autres locaux.

L'ambulance de l'esplanade où beaucoup de femmes de Metz venaient avec un dévouement qu'on ne saurait trop admirer, donner des soins aux blessés et préparer les objets de pansement, était beaucoup mieux installée; de même celle qu'on avait établie dans les wagons vides de la Compagnie du Chemin de fer.

Les blessés traités chez les particuliers en grande partie des officiers reçurent partout les soins les plus intelligents et les plus dévoués, ce furent les heureux du moment. Sur la fin du siège le Régiment commença à envoyer ses hommes aux ambulances, nous établissions un petit hôpital dans les locaux de l'ancienne école de Pyrotechnie fort détériorée, mais en somme fournissant encore à nos malades un très suffisant abri. Loin de l'encombrement, nous luttions avec beaucoup plus de succès contre ces dysenteries adynamiques, ces états fébriles accompagnés de stupeur et de prostration qui sans être encore le typhus n'en paraissent pas moins les précurseurs assurés. Nous avons pour nous prémunir une assez grande quantité d'alcool dénaturé et nous en retirons de généreux avantages dans le pansement des plaies, d'après le procédé de Nélaton; ce n'était pas encore l'antiseptie qui est née des théories de Pasteur, mais les plaies ainsi traitées échappaient à la pourriture d'hôpital et en grande partie à ces interminables suppurations qui épuisent les plus robustes constitutions et prédisposent presque fatalement aux résorptions mortelles.

*A la droite* tout près du campement de la Cavalerie de la Garde on avait de grandes fosses dans lesquelles, tous *rebuts* étaient étendus par piles étagées et recouvertes de chaux vive, les fosses se remplissaient avec une rapidité effrayante. Quel triste spectacle nous eûmes là pendant presque tout le siège. Le 9 septembre à la faveur d'un violent orage les Allemands rapprochent leurs batteries et font une tentative de bombardement. Les camps de la rive gauche reçoivent quelques projectiles, mais les pertes sont insignifiantes et pas un obus n'arrive jusqu'à la ville. Les forts ripostent vigoureusement. Notre campement n'est pas atteint. Dans la prévision d'incendies possibles les pompiers de Metz avaient été mobilisés et des postes établis sur divers points de la ville, ils n'auront point à intervenir. A notre grande surprise on remplace l'avoine des chevaux par du blé, nous en concluons que les approvisionnements en froment doivent être énormes et que nous ne serons pas de longtemps réduits par la famine. Cette pensée relève un peu les espérances. On croit toujours à une armée de secours, on ignore encore Sedan, et même en dehors de cette éventualité les troupes se sentent assez de force et d'énergie pour briser le cercle de fer qui nous enserme.

Après le sel, voilà le sucre qui manque, mais cette privation nous est bien moins pénible que la première. Quelques uns s'habituent à prendre leur café sans sucre, d'autres font provision de dragées et s'en servent en gardant les amandes pour leur dessert, les pâtisseries et les

confiseries vendent toutes leurs sucreries et tous leurs sirops en quelques jours. Je me procure à prix d'or quelques flacons de *raca*... qui restait chez un épicier et je les mets en réserve, ils nous constituèrent pour les derniers jours, une précieuse ressource...

La ferme de *Bellariva* renferme une source d'eau salée et en régleme la distribution; elle contient environ 4% de sel, son goût est amer et saumâtre: au moyen des chaudières de l'école de Pyrotechnie j'essaie de recueillir le sel et après un bon lavage, j'arrive à obtenir pour la table de l'Etat major, un grain de sel à peu près mangeable.

Les journaux de Metz annoncent la déchéance de l'empire; d'après les journaux pris sur des personnes, et la nomination d'un gouvernement provisoire. Un brigadier du Train, prisonnier, s'échappe et apporte un journal de France; il contient la proclamation du gouvernement de la Défense nationale et la circulaire de Jules Favre aux agences diplomatiques étrangères. Il nous confirme la nouvelle de l'affreux désastre de Sedan.

Les jours se succèdent avec une monotonie désespérante. Le blé qu'on a prodigué en le donnant aux animaux va nous manquer, la ration de pain diminue, en revanche celle de viande augmente. Nos malheureux chevaux meurent de faim; le comble, toute distribution de fourrage a cessé, chacun nourrit sa monture comme il peut avec des racines, de l'herbe, des feuilles d'arbre. Tous les matins on en trouve un certain nombre gisants sans vie sur le sol.

Le 7 septembre il ne restait plus que deux escadrons montés, les autres chevaux avaient été livrés pour l'alimentation de la troupe et de la ville ou étaient morts de faim. Ce jour-là on annonce une tentative de sortir vers Thionville, les deux escadrons qui nous restent montent à cheval, passent la Moselle et longent la rive gauche jusqu'au site de Thury, suivant à distance les voltigeurs et les chasseurs de la Garde. L'armée est encore un moment d'illusion "on lance la Garde en avant, disait-on, cette fois l'effort va-t-il être sérieux". Les débuts de l'action furent très brillants, Ladonchamp fut emporté et nous reste définitivement malgré les efforts des Prussiens qui semblèrent faire une question d'amour propre de la reprise du château et s'y acharnèrent, tentant même pour arriver à leur but, une attaque de nuit. Les lignes ennemies furent refoulées jusqu'à quelques kilomètres de Thionville où nous aurions trouvé d'immenses approvisionnements accumulés pour nous dans cette place, mais Bazaine ne voulut pas plus sortir ce jour-là que les autres et ne fit pas soutenir ses troupes d'avant-garde. Arrivés à Grande Mare les escadrons se trouvèrent dans le feu d'une batterie d'Artillerie qui envoya presque tous ses projectiles dans la Moselle, tirant trop long. Nos canons répondirent aussitôt et éteignirent le feu de nos adversaires, ses batteries finirent par s'éloigner, nous ne les revîmes plus de la journée.

Cette dernière affaire prouve une fois de plus ce qu'aurait pu faire l'armée de Metz commandée par un homme de cœur. Les troupes engagées se conduisirent héroïquement entre les voltigeurs de la Garde et le 100<sup>ème</sup> de ligne dont le colonel fut gravement blessé; nous rejoignîmes le soir nos cantonnements et à partir de ce jour date véritablement l'agonie de l'armée du Rhin, plus rien ne devant être tenté jusqu'au jour de la capitulation.

Le temps fut presque constamment mauvais, les hommes pataugèrent dans la boue sans que l'inaction prolongée, les privations de toute nature, le froid, la faim puissent porter atteinte à leur courage et à leur esprit de discipline. Pauvres braves gens ! Plusieurs officiers du Régiment se sont installés dans les ruines encore couvertes d'une annexe de l'Ecole de Pyrotechnie, je me joins à eux. Nous montons nos tentes dans les chambres sans porte et sans fenêtre il est vrai, mais on avait nous au moins l'avantage d'être à l'abri de la pluie et d'avoir un sol sec.

Depuis 8 jours un morne silence plane sur les camps, le canon s'est tu. Le 15 cependant on entend dans le lointain des détonations d'Artillerie. Qu'est-ce que cela peut être ? L'hypothèse de l'armée de secours tant de fois émise recommence à avoir les honneurs de la discussion, hélas, c'est tout simplement Verdun que les Prussiens bombardent, bientôt tout rentre dans le silence, encore un espoir qui s'envole ! L'aspect de notre camp est absolument lamentable, les

chevaux mourant de faim rongent les peupliers qui bordent les routes et les arbres tombent un à un, leurs débris servent à alimenter le feu des cuisines, nos malheureuses montures tremblent sur leurs jambes, s'abattent et meurent dans la boue après s'être mutuellement rongés la crinière et la queue jusqu'à la peau. On essaie de leur donner de la viande de leurs congénères morts, mais tous refusent d'en manger. Il n'y a plus un brin d'herbe, plus une racine, plus une feuille aux environs du camp; à la fin du siège les animaux qui survivaient encore étaient dans un tel état de faiblesse que les Prussiens faisaient abattre presque tous ceux qui tombaient entre leurs mains, les paysans en recueillaient un certain nombre errant dans la campagne et les officiers propriétaires de leurs bêtes vendaient à des prix dérisoires celles qu'ils avaient pu conserver.

Après le sel et le sucre, le riz manque à son tour, la ration de pain tombe à 250 grammes, l'état sanitaire devient mauvais, les hommes s'affaiblissent, on sent que la fin approche et que tout grand effort d'ensemble devient impossible. Les soirées se passent en discussions ardentes, en conjectures plus ou moins singulières, peu à peu les énergies et les caractères s'usent dans ces agitations stériles; le désespoir suivait-il la capitulation que personne encore ne voulait admettre se montrait déjà comme le terme inévitable d'une situation sans précédent dans l'Histoire.

Bazaine ne quitte pas le ban St Martin, on ne le voit nulle part, jamais il ne visite ni les camps ni les ambulances, il semble même en dehors de son armée. Jamais un mot à ses soldats, ces braves gens qui ont prodigué leur sang au moindre signe de leurs chefs et qui maintenant mouraient dans la boue, de misère et de faim. Ah l'étrange chef que la faiblesse de l'empereur s'est laissé imposer contre son gré par un parlement incompetent et ce vide hâbleur de Jules Favre !

Souvent le général Murat venait causer après le dîner avec le lieutenant-colonel Frouard son ami, nous ne disions rien de notre sentiment sur l'empire en sa présence pour ne pas attrister ce brave soldat, mais l'incurable faiblesse de l'Empereur pendant toute la guerre, sa triste fin à Sedan avaient singulièrement indisposé la grande majorité des officiers et tout en réprouvant le 4 septembre qui ajoute aux embarras militaires de la France, la confusion d'une révolution en face de l'ennemi, l'échec de la lutte à outrance souriait à nos colonies surexcitées et en étant prêt aux derniers efforts pour relever la patrie quelle que fut la forme actuelle de son gouvernement.

Certainement il eût été plus sage de faire la paix en ce moment, nous étions trop mal engagés et trop affaiblis pour espérer la victoire, mais allez donc faire comprendre cela à 100.000 hommes frémissants de colère et de désir de vengeance. Quoiqu'il en soit ce n'était pas à Bazaine à négocier avec l'ennemi, il devait lutter jusqu'à la fin et la situation dans laquelle nous nous trouvions était le résultat de son absence complète de sens moral. A son épée de soldat il préfère la plume du négociateur; guidé par les *très creuses et personnelles* ambitions politiques ce général sans grandeur, sans idéal, sans patriotisme se conduisit comme un politicien de bas étage, dont l'espèce n'est malheureusement pas perdue et se fit rouler Bismarck.

Les ballots chargés de lettres écrites sur un papier très léger et d'un format déterminé partent souvent de Metz ; on espère que quelques uns poussés par un sort favorable iront ailleurs dans les contrées non encore occupées par les Prussiens et de fait c'est ce qui arrive : ma famille qui me croyait mort depuis Gravelotte reçut par cette voie de mes nouvelles.

Nous apprenons que Bourbaki est parti depuis plusieurs jours. On prétend que Bazaine s'en est débarrassé avec un prétexte quelconque, le bruit court qu'il va donner sa démission, les généraux Desvaux, de Ladmirault, le maréchal Canrobert sont mis en avant pour prendre la direction d'un mouvement supérieur mais ces officiers reculent devant la terrible responsabilité de prendre la direction d'une situation aussi désespérée, il est trop tard.



Les habitants de Metz partagent la douleur de l'armée, sur la place de la cathédrale la statue de Fabert disparaît sous les plis d'un grand drapeau tricolore ; les journaux à court de papier blanc paraissent sur des feuilles rouges, jaunes ou violettes; par des articles brûlant de patriotisme, ils essaient de réveiller la torpeur de notre chef, tout est inutile.

Les officiers cherchent à se grouper pour tenter de percer les lignes mais ces courages exacerbés par la colère manquent de coordination et de mesure, on ne peut s'entendre sur un plan unique. Clinchant de son côté demande dix mille hommes pour enlever le quartier général prussien à Ars et finir par un coup d'éclat; on le lui refusera.

Un jour le colonel nous réunit "Messieurs, nous dit-il, le Maréchal Bazaine d'accord avec les Prussiens va rentrer en France, l'armée est neutralisée, nous allons rétablir dans le pays l'ordre profondément troublé, partout le drapeau rouge triomphe. Rouen, le Havre ont demandé des garnisons prussiennes, etc". Cette communication nous frappa de stupeur, un sourd murmure parcourut tous les rangs et nous nous sentîmes irrévocablement livrés à l'ennemi; personne ne crut à cette apothéose du drapeau rouge et bien moins encore à cette neutralisation d'une armée formidable, les Allemands savaient trop bien où nous en étions pour nous laisser partir sous un prétexte quelconque. Le sentiment de la discipline domina malgré tout jusqu'au bout et nous arrivâmes au jour de la capitulation la rage dans le cœur *mais la tête consciente*. Ce jour-là je ne l'oublierai jamais, *la nouvelle fut un si extrême choc* que tous ou presque étaient pâles; officiers jeunes ou non avaient dans les yeux des larmes de désespoir et un chef d'escadron exprima la pensée de tous en laissant tomber sombrement au sortir du rapport, cette phrase navrante dans la bouche d'un vieux soldat "Nous sommes déshonorés." L'ordre avait été donné de déposer tous les drapeaux à l'arsenal où le Commandant en chef donnait l'assurance qu'ils seraient brûlés ! Plusieurs chefs de Corps pris d'une juste défiance refusèrent de livrer le leur et le détruisent eux-mêmes en présence de tous leurs officiers. Ceux qu'on envoya à l'arsenal ne furent pas incinérés et tombèrent entre les mains des Allemands. Bazaine prétendit pour excuser sa misérable conduite que la prise d'un Drapeau n'était permise pour l'ennemi que dans le fracas des batailles et la fureur des canons; c'est possible, mais il n'en est pas moins vrai qu'un Chef d'Armée qui peut sauver ses étendards et qui les livre, en mentant lâchement à ses soldats, manque à toutes les lois de l'honneur militaire et mérite le mépris de l'Histoire. Notre régiment comme tous les autres régiments de Cavalerie n'eut pas à subir cette honte, tous les étendards ayant été laissés dans les dépôts des garnisons.

Le Maréchal quitta ses troupes sans s'occuper de leur nourriture le jour de la capitulation et tous les vivres de réserve qui restaient encore en assez grande quantité dans les forts, tombèrent le lendemain aux mains des Prussiens, pendant que nos malheureux soldats mouraient de faim. L'ordre nous est donné de remettre tous nos instruments de chirurgie faisant partie de l'arsenal régimentaire, en bon état et au complet aux délégués allemands. La ville de Metz est dans un état de consternation indicible, après avoir vainement essayé de séparer son sort de celui de l'armée, elle est obligée de subir le sort commun. Tous les magasins sont fermés, la statue de Fabert déparant complètement dans son long voile noir. Les journaux qui paraissent pour la dernière fois contiennent des articles narquois et jettent à la face de Bazaine l'expression de faux homme patriotique et de leur mépris exaspéré. Le 19 dès le lever du jour les officiers réunissent leurs hommes et les conduisent à Ladonchamp où ils sont désarmés et livrés à l'armée allemande, les officiers conservent leur épée. Des scènes de désespoir se produisent à ce moment, les larmes coulent de tous les yeux. Le lendemain matin nous voyons défiler à Chambrière, se dirigeant sur le fort St Julien et prenant le chemin de l'Exil les troupes de la rive gauche de la Moselle. Tous nos malheureux soldats sans armes, déchirés, couverts de boue, hâves et affamés, escortés par des Allemands, passent devant nous sombres et muets, quelques uns nous envoient un Adieu désolé, d'autres excités par la souffrance et le malheur laissent échapper des imprécations contre ceux qui les ont livrés.

Quelle tristesse ! Que Dieu épargne aux générations qui nous suivent l'humiliation de la Défaite ! D'une défaite que l'armée ne méritait pas et qui conservait en tous cas, assez de belles énergies pour la faire payer bien cher à nos vainqueurs et à ces politiciens de malheur qui nous ont perdus.

Mon ancien camarade de St Caprais et de St Louis Laroye qui a obtenu un sauf-conduit et qui était attaché au service des finances de l'armée quitte Metz et me cède sa chambre sur la place de la cathédrale; de mes fenêtres je vois entrer les troupes prussiennes. Des officiers français qui se trouvent sur la place se retirent aussitôt, le visage crispé par la colère et le désespoir. Le soir les restaurants où nous allons prendre nos repas sont envahis par les officiers étrangers et force nous est de subir leur contact. Un capitaine d'Infanterie que sa femme vient de rejoindre se met à la même table que moi, deux Allemands insolents ont vis-à-vis de cette pauvre femme une attitude tellement inconvenante que je ne peux m'empêcher d'aller le signaler à leur officier supérieur à qui je dois rendre cette justice qu'il fit immédiatement sortir les brutes en les interpellant durement.

deux médecins allemands viennent me demander fort poliment du reste une place à ma table, impossible de refuser; parlant bien le français, ils m'expliquent qu'ils sont personnellement bien loin d'avoir pour nous des sentiments de haine et que si nous avions eu leurs chefs le jour de la bataille de Rezonville, c'est leur armée qui était perdue. Mon vieil ami d'Afrique le capitaine de Brouard résolu à tenter de s'évader vient chez moi déposer ses effets militaires et se déguiser en ouvrier, il me quitte et se lance à travers les lignes prussiennes. Sa tentative réussit et il parvient à rejoindre l'armée de Faidherbe, je le retrouverai au moment de la Commune au camp de Satory. Pendant plusieurs jours je vois défiler sous mes fenêtres des colonnes allemandes se dirigeant vers Paris. Le 3 septembre je me rends à la gare et je fais aux officiers de mon régiment partant en captivité dans des wagons à bestiaux mes derniers et tristes adieux. Le 12 septembre j'obtiens enfin mon sauf-conduit signé par le général prussien Von Kimmer pour regagner la France par les voies qui me conviennent. Le Drame de Metz est fini.

## La LOIRE

### 2<sup>ème</sup> Année

Je quittais Metz le 12 septembre avec le sauf-conduit; la gouverne de la place pour gagner l'armée de la Loire en passait par Strasbourg et la Suisse. Arrivé à Nancy le train s'arrête, un encombrement énorme existait à la gare. Après plusieurs heures d'attente on me fit changer de voiture et tous les colis furent déchargés pêle-mêle sur la chaussée. Je réclamai vainement mes bagages, je n'obtins pour réponse que d'insultantes railleries et les premières menaces. Je me décidai alors aidé de mon ordonnance que j'avais emmené avec moi de porter dans le nouveau lieu tout ce qu'il me serait possible de retrouver. Je savais aussi mes instruments, mes livres, ma sellerie et ma tente mais il me fut impossible de mettre la main sur la malle contenant mes effets d'habillement. Je dus bientôt, du reste, cesser mes recherches et me réfugier dans un wagon pour me soustraire aux insolences et aux bousculades des soldats prussiens qui circulaient sur le quai St Emilien gaiment. Nous partîmes enfin. Je séjournai à Strasbourg le 14 pour faire viser mon sauf-conduit et m'assurer sur les registres mortuaires de

l'hôpital militaire, si mon frère qui faisait partie de la garnison et dont j'ignorais le sort, n'avait pas succombé pendant le siège. Je ne trouvai sur les listes que le nom de son meilleur ami le Chasseur Barrère parti avec lui, le sien n'y figurait pas, Pauvre Strasbourg ! Dans quel état je la revoyais, partout des mines ! Le Théâtre, la Bibliothèque, l'Hôtel de l'Etat major, le Faubourg de Pierre etc... n'étaient plus qu'un amoncellement de débris hachés par les boulets, disloqués par les obus. Dans les rues au lieu de la joyeuse jeunesse qui animait autrefois la ville, on ne rencontrait que des visages crispés, sombres et silencieux, suivant avec des yeux pleins de colère les soldats allemands qui traînaient leur sabre sur les trottoirs. Je jetais en passant un regard attristé sur cette école où s'étaient écoulés trois ans de notre plus belle jeunesse et je rentrais à mon hôtel pouvant à peine retenir mes larmes.

Le 15 nous traversâmes Kehl, on nous fit descendre du train et passer un à un dans une chambre remplie d'une vapeur désinfectante inodore dont j'ignore la nature. Nous étions censés porter de Metz des germes de typhus. Dans tous les cas ce n'est pas ce désinfectant qui m'eût empêché de le propager si je l'avais eu, je n'avais fait que traverser le local purificateur au pas accéléré. Soupir de satisfaction en arrivant à Bâle : nous avions quitté la terre allemande ; le 16 je gagnai Genève par Lausanne. Je ne saurais trop répéter combien fut cordiale

L'hôtel où j'étais descendu refusa mon argent.

A Genève on vint m'apporter des billets de concert et l'hôtelier me fit servir des plats de supplément dont il ne voulut pas accepter le paiement. J'ai gardé de cette généreuse hospitalité le plus reconnaissant souvenir.

Le 17 arrivée à Bellegarde la 1<sup>ère</sup> station française. Je reçois l'ordre écrit de me rendre immédiatement à Tours pour me mettre à la disposition du gouvernement de la Défense nationale. En entrant à Lyon je fus surpris de voir la ville encombrée d'uniformes d'une invraisemblable variété. Les casaques de toutes nuances, des coiffures de tous les types, des plumets bariolés se croisant dans tous les sens. Toutes les manches étaient couvertes de galons, il me semble débarquer dans une ville mexicaine un jour de pronunciamiento. Cette orgie d'Etats majors me fit mal à voir, on sentait que la discipline n'était plus là; j'eus de tristes pressentiments. Quelle différence avec notre belle armée de Metz ! Je ne m'arrêtai à Lyon que le temps strictement nécessaire pour faire viser par l'Intendance l'ordre reçu à Bellegarde qui devait me tenir lieu de feuille de route, ce qui n'empêcha pas du reste le Chemin de fer de me refuser le quart de place et je partis le 18 au soir. Le voyage fut d'une lenteur désespérante, le train que j'avais pris, était comme presque tous les autres en ce moment un train de matériel auquel on avait accroché quelques voitures de voyageurs. Le chemin était encombré sur tout le trajet et les voies de garage ne suffisaient pas à le dégager; à Moulins impossible d'aller plus loin, on stoppe jusqu'au lendemain matin. Nous couchâmes dans la gare et n'arrivâmes à Tours que dans la journée du 20. Depuis Metz mon ordonnance avait toujours naturellement circulé et vécu à mes frais, j'étais complètement à sec. Le lendemain 21 on me donna heureusement 49.95 francs de frais de route, ce qui me permit d'attendre le résultat de ma demande d'indemnité. Ce même jour je rencontrai le Capitaine de Larroque, aujourd'hui général de Division, que j'avais connu quand il était attaché auprès du d'Oran. Il me proposa de venir comme aide major aux cavaliers de spahis qu'il commandait. Cette situation exigeait une santé rigoureuse et de la résolution, mais je montais bien à cheval et dans l'état d'esprit où je me trouvais cet emploi m'agréait fort. Le Capitaine de Larroque me demanda à la délégation de Tours, je fis moi-même une demande en ce sens mais la place avait été déjà donnée et on m'attacha au 58<sup>ème</sup> régiment de marche qui venait d'être formé. Je m'équipai du mieux qu'il me fut possible avec les 300 francs que le délégué à la guerre me fit mandater pour remplacer mes effets perdus à Nancy et je partis à la recherche de mon régiment dont on ne pouvait m'indiquer exactement l'endroit actuel de campement. J'arrivai au Mans le 1<sup>er</sup> octobre, le 2 au camp d'Yvré, le 3 à St Calais, la route de ce côté était coupée par des tranchées profondes; le 4 je pris par Vendôme et Morée avec une voiture

particulière en compagnie d'un jeune sous-lieutenant de Chasseurs à pied, évadé de Metz, blessé au bras et qui fut versé au bataillon de Chasseurs de marche du Commandant Lombard. Nous couchâmes à Morée rempli de troupes de toutes armes, après un repas fort sommaire, les provisions du village étant épuisées.

Le lendemain 5 octobre nous trouvâmes après bien des recherches le 58<sup>ème</sup> de Marche à Léoman dans la forêt de Marchenoir. Les hommes venus de dépôts de divers corps avaient encore au collet les numéros de leur régiment primitif, ce qui nous dérouta tout d'abord. Un fourrier intelligent nous donna enfin la clef de l'énigme et nous conduisit auprès du Lieutenant-colonel Roux commandant le Régiment. On campait en plein air et l'Etat major était logé chez le curé d'Ecunan. Je fus parfaitement accueilli et après un repas confortable nous couchâmes tous dans la même pièce sans nous déshabiller, nos lits consistant dans une botte de paille par personne. J'avais fait faire en Afrique au moment où s'était décidée la première expédition sur Tiguig, un long pardessus avec 5 peaux de mouton; en partant de Metz mon ordonnance l'avait roulé dans ma tente, son volume s'opposant absolument à son transport dans ma cantine; ce fut grâce à cette circonstance que je me trouve encore en possession de cette très utile toison. Le vêtement manquait un peu d'élégance et la laine des Mérinos fort épaisse donnait à mon envergure des proportions inusitées, mais on dormait fort bien dans cette espèce de matelas et par les nuits de bivouac avec 10° en dessous de zéro et dans la neige, tout le monde me l'enviait.

Les cadres du Régiment étaient composés d'éléments fort mêlés. Le Lieutenant-colonel Roux, de haute stature, portant bien un peu d'embonpoint représentait un beau type de soldat. Intelligent, généreux et brave son régiment le prit vite en affection. Du Commandant Bin Pin le seul officier supérieur présent après le lieutenant-colonel, je n'ai rien à dire de flatteur. Ses frasques continuelles et son intempérance motivèrent, après la Commune, sa mise en non-activité par retrait d'emploi. Le Capitaine major était le type achevé du poltron sans vergogne; ses fonctions n'exigeaient heureusement pas des qualités spéciales de bravoure. Il nous lâcha complètement le jour de la bataille du Mans, pour nous revenir quand nous fûmes hors de la portée des balles.

Les autres officiers du Régiment étaient en général de braves soldats mais plusieurs ne se trouvaient pas au niveau de leur situation. Nous comptons parmi eux deux tambours major, un sous-officier de gendarmerie, un sous-chef de musique, des commis voyageurs, un sous-préfet, etc. Il résultait de ces origines diverses et du manque d'officiers supérieurs, un défaut d'homogénéité qui se fit souvent sentir. Malgré la bonne volonté de tous rien ne peut remplacer la cohésion d'un corps où officiers et soldats rompus à la discipline, se connaissant depuis longtemps, savent qu'ils peuvent compter les uns sur les autres.

Je me trouvais seul médecin pour tout le Régiment composé au début de trois bataillons à mille hommes, disposant pour tout matériel médical d'un sac d'Ambulance. Le médecin major un médecin de marine nommé à titre provisoire ne put rejoindre le Régiment que le 23 octobre à Suciy l'Evêque. C'était un homme d'une indiscutable valeur scientifique et rigide observateur de son devoir, mais d'un caractère difficile et peu sympathique. Il fut toujours à la hauteur de sa mission et bien que d'une santé un peu délicate, il resta à son poste jusqu'au licenciement de l'armée de la Loire. Personnellement, je n'eus avec lui que des rapports peut-être un peu froids, mais toujours parfaitement courtois. L'Etat major et surtout le Colonel ne l'aimaient pas tout en l'estimant beaucoup.

Les conditions dans lesquelles j'entreprenais cette nouvelle campagne étaient assez pénibles. N'ayant pu parvenir à me procurer un cheval à Tours, j'avais laissé dans cette ville ma sellerie et ma tente n'emportant avec moi que mes instruments, quelques livres et mes effets d'habillement. Je fus très heureux d'être un excellent marcheur, car détaché toutes les fois qu'un bataillon partait soit pour le combat soit pour une expédition isolée, j'eus à endurer plus de fatigues, plus de marches de nuit ou de jour que les autres officiers du Régiment. J'étais

heureusement à l'âge où l'homme présente son maximum de résistance, je pus aller jusqu'au bout. Pendant le siège de Metz, le régime exclusif du cheval mourant de faim, avec un peu de biscuit sans légume, sans condiment, sans sel, sans sucre et l'air empesté par les déjections organiques de près de 200.000 hommes en comptant la population, avaient bien éprouvé un peu mes voies digestives, mais les trois semaines qui s'étaient écoulées depuis mon départ avaient suffi pour rétablir l'équilibre de ma santé.

Le Commandement de la 2<sup>ème</sup> armée de la Loire avait été donné au général Chanzy et le 21 corps auquel nous appartenions, à peine formé depuis quelques jours en faisait partie avec l'amiral Jaurès comme chef. La 1<sup>ère</sup> Division était sous les ordres du général Rousseau, la 2<sup>ème</sup> sous ceux du général Colin, la 3<sup>ème</sup> obéissait au général Guillon. Le 58 avait été placé dans la 1<sup>ère</sup> Brigade de la 1<sup>ère</sup> Division. J'avais connu quelques années auparavant le général Chanzy lorsqu'il commandait comme Lieutenant-colonel le Cercle du sud des *Atlas*, sa haute intelligence et sa parfaite courtoisie, était déjà fort appréciées de tous. Je fus heureux de servir sous ses ordres. Son aide de camp à cette époque était le Capitaine de Boisdeffre aujourd'hui Chef d'Etat major général.

Nous formions l'aile gauche de l'Armée et gardions les défilés de la forêt de Marchenoir. Le 6 octobre le Régiment revint à Morée où nous trouvâmes la Division Guillon. A mon passage dans cette ville l'avant-veille j'avais eu une petite aventure assez originale. Une seule maisonnette écartée n'avait pas été occupée par la troupe et on me conseille fort de n'y point aller la propriétaire passant pour sorcière. Très sceptique à cet égard et surtout très fatigué, je me présentai à la maisonnette où une vieille femme me reçut assez mal. Voyant le lit disponible je ne m'inquiétai pas de sa mauvaise humeur et me couchai fort tranquillement. Au milieu de la nuit je fus réveillé malgré mon lourd sommeil par des miaulements partant de tous les coins de la chambre et je vis à la lueur du foyer mon affreuse vieille les cheveux épars gesticuler avec d'horribles grimaces. Fort peu ému de cette comédie et parfaitement résolu à ne pas céder la place, je m'emparai d'une canne, ouvris la porte et expédiai tous les chats après une poursuite échevelée. Quant à la sorcière je lui donnai très clairement à entendre que si elle recommençait ses singeries, je l'enverrai rejoindre ses minets, la suite de ma nuit fut fort tranquille. Cette malheureuse fut tuée par un obus de 14 au premier combat de Morée.

Le 7 octobre le Régiment part à 7h du matin se dirigeant sur Oucques. A midi, au moment où la colonne atteint cette petite ville, le bruit du canon qui résonne du côté de Marchenoir, détermine un changement de direction à gauche, on se porte sur St Léonard, où nous arrivons à 4h. La 3<sup>ème</sup> Division est engagée du côté de Lorges et de St Laurent des Bois. A 6h le 1<sup>er</sup> Bataillon du 58 est envoyé dans la zone du feu pour renforcer la 3<sup>ème</sup> Division et atteint le champ de bataille à 9h, mais son concours est jugé inutile et il reçoit contrordre. A 11h1/2 il est de retour à St Léonard. Le Régiment campa le soir dans l'ordre suivant : le 1<sup>er</sup> Bataillon garde la route de Marchenoir, à sa gauche le 2<sup>ème</sup> Bat se protège sur la route d'Autainville, le 3<sup>ème</sup> est placé sur celle de *Ste Colombe*. Un bataillon de Mobiles s'est installé à la droite.

Le 8 octobre le 2<sup>ème</sup> Bat (capitaine Wolff) part pour Autainville à 8h du matin avec deux sections d'Artillerie, son but est d'en déloger l'ennemi mais ceux-ci ont évacué la position pendant la nuit en se repliant sur Ouzouer le Marché. Le Bataillon s'établit dans le village et une section d'Artillerie se met en batterie à droite sur la hauteur qui domine la plaine. La 2<sup>ème</sup> Division est attaquée à Poisly, dans l'après-midi la 1<sup>ère</sup> et la 3<sup>ème</sup> Divisions font une démonstration aux Lorges pour la soutenir, mais nous ne sommes pas engagés. Le 9 nous partons pour Autainville, le bataillon Wolff nous a rejoints, "les affaires vont bien, avait dit le général Guillon, j'ai presque trop d'infanterie". La 2<sup>ème</sup> Division est encore attaquée à Cernay, elle soutient la lutte sans avoir besoin de secours, nous restons en réserve.

Le 10 octobre la 3<sup>ème</sup> Division est un moment menacée à Mézières, nous nous portons sur le flanc de l'ennemi par Vallières et *Suzanne* le Marché, les Prussiens se retirent. Un Capitaine de Francs-tireurs (argentin je crois) blessé légèrement à la main, me donne un paquet de

tabac. Quelle aubaine pour un fumeur à sec depuis 3 jours. Les pauvres petits débits de village étaient absolument vides, impossible de se ravitailler.

Le 11 octobre nous restons à Autainville. Pendant la retraite sur le Loir, l'armée pivotant sur sa gauche nous ne bougeons pas. On nous dit que la Division Camô a abandonné Beaugency sur l'ordre des Dictateurs sans même que Chanzy soit prévenu et que nous sommes tournés. Jusqu'à ce moment, pendant les marches et contre marches dans la forêt de Marchenoir, nous ignorions complètement ce qui se passait en dehors de notre Corps d'Armée. La façon dont les positions occupées par nos 3 Divisions avaient été défendues nous donnait l'espoir qu'il en était de même sur tout le front de bataille. L'ordre de battre en retraite fut une première et douloureuse déception. Le 12 octobre départ pour La Colombe. Le 13 départ à 9h du matin et retour à Morée. A l'embranchement de la route d'Ecoman, on rencontre Goujard, nous marchons à sa suite. Le 58 traverse Morée, prend à droite et traverse le Loir pour occuper les hauteurs qui le dominent. Le 1<sup>er</sup> Bat campe à l'entrée de la forêt de Métoral sur la route de Vendôme, le 2<sup>ème</sup> et le 3<sup>ème</sup> s'établissent sur le versant de la colline entre la rive droite du Loir et la route de Vendôme. La Division Goujard s'étend à gauche vers Cloyes et Dreux. La 9<sup>ème</sup> brigade de la 1<sup>ère</sup> Division est restée sur la rive gauche de la rivière la Division dont les hauteurs dominent Morée. Les Prussiens, nous dit-on, sont à St Léonard et à Marchenoir. L'Etat major du 58 est à St Hilaire, sur le plateau, cantonné dans une ferme. Les vivres sont suffisants pour la popote grâce à l'ingéniosité du sous-lieutenant Fellen, ancien tambour major des Voltigeurs de la Garde, qui est officier d'ordonnance du Colonel Roux passé commandant de la 1<sup>ère</sup> Brigade de la 1<sup>ère</sup> Division, tout en restant à la tête du 58. Cet excellent tambour major écorche abominablement le français, mais se débrouille fort bien, à notre grande satisfaction. Grâce à lui nous mangeons à peu près toujours et nous avons quelquefois des lits. J'eus même ce jour-là l'honneur d'en partager un avec notre grand pourvoyeur, mais ce colosse eut le sommeil si agité et la digestion si orageuse que je fus obligé au milieu de la nuit de déguerpir en lui empruntant un matelas, la position n'étant pas tenable.

Le 14 les Prussiens couronnent les hauteurs en face de la 2<sup>ème</sup> Brigade de notre Division et attaquent Morée et Fréteval. Le 58 se trouve bientôt fortement engagé, le 2<sup>ème</sup> Bat passe le Loir à 4h et s'établit à la droite des troupes de 1<sup>ère</sup> ligne appuyant lui-même son extrême droite sur le Loir et remplissant ainsi l'espace qui séparait la 2<sup>ème</sup> Brigade de la rivière. Je marche avec ce bataillon. Le combat se poursuit surtout dans les vignes du côté de Morée, l'ennemi est repoussé. Le soir les Marins du Commandant Callet tentent de déloger les Allemands de Fréteval où ils se sont installés, ils s'emparent de la gare et d'une partie du village, mais fusillés à bout portant dans les rues par des  venus en nombre ils ne pouvaient pousser plus loin sans penser à eux, le Commandant Callet et son adjudant major sont tués. J'ai entendu en ce moment des officiers qui m'entouraient blâmer très vivement le général du Temple sur la façon dont il avait conçu et ordonné cette attaque isolée.

Les pertes du Régiment sont peu importantes, 17 hommes hors de combat. Le 15 nous gardons les mêmes positions. Je vois passer une ambulance civile, je veux en profiter pour évacuer quelques uns de mes blessés, mais cette ambulance n'a aucun moyen de transport, ses voitures suffisent à peine à porter son matériel, son personnel, ses fourrages et ses vivres. Je me suis toujours demandé ce qu'elle pouvait bien venir faire sur la 1<sup>ère</sup> ligne. C'est la seule ambulance mobile que j'ai aperçue pendant la Campagne de la Loire. Elle continue son chemin vers Chartres, puisse t'elle avoir été plus utile à d'autres qu'à nous. Le 16 depuis le matin les avant postes échangent des coups de feu avec les Grandes Gardes prussiennes, les Uhlans parcourent au galop la voie ferrée, s'aventurant jusqu'auprès de notre campement et repartant du même train accompagnés par nos coups de fusil, quelques uns tombent expiant une audace qui paraît une bravade inutile. A midi et demi la 2<sup>ème</sup> Brigade pousse une reconnaissance sur Morée, le 3<sup>ème</sup> bataillon du 58 (capitaine Husson) appuie son mouvement sur la droite en longeant le Loir, je l'accompagne. Un combat très vif s'engage. L'ennemi

établi dans les maisons du village percées de meurtrières, est attaqué de front et délogé de la partie basse, malgré les avantages de sa position ; il se retire sur les hauteurs. La lutte se poursuit jusqu'à la nuit, nos pertes sont de 16 hommes. Le Capitaine adjudant major Mercis est blessé à la cuisse (1), le sous lieutenant Tournié a disparu, un sergent major reçoit une balle qui lui perce la vessie et le rectum. Le soir même nous apprenons que nous sommes débordés du côté de Vendôme et l'ordre arrive de battre en retraite. Nous prenons congé des braves gens qui nous hébergent depuis le 13 et qui nous voient partir les larmes aux yeux. Les Prussiens seront ici demain, nous disent-ils. Ne partez pas.

la forêt de la Jaulinière pas une longue affaire. La nuit est d'un noir effrayant, on se perd dans des chemins défoncés avec de la boue et de la neige fondue jusqu'aux genoux, une partie du Régiment s'égaré. Après des efforts inouïs nous arrivons cependant à 4h du matin à La Chapelle Vicomtesse. Nous en repartons le même jour après quelques heures de repos (17 octobre). A Boursay la brigade est coupée par la Division Goujard en désarroi après son combat de Droué. Nous passons la nuit sur la route, au milieu de la neige par un froid terrible, rien pour s'abriter, pas une maison, pas un hangar, nous restons les pieds dans la neige sans même pouvoir allumer des feux qui nous eussent trahis. Deux ou trois officiers trouvent une caisse sur laquelle ils se font place, au jour nous nous apercevons avons fumé sur une caisse de cartouches.

Le 18, le Régiment traverse St Azil, les prussiens sont toujours sur nos talons, l'arrière garde échange continuellement des coups de feu avec leurs éclaireurs, enfin nous arrivons à la nuit à Vibray exténués de fatigue et de froid.

Le 19 au matin départ. Le Capitaine Mercis que j'avais voulu laisser dans une ambulance privée, me supplie de l'emmenner; ne disposant d'aucun moyen de transport et pressé par le temps car les Uhlans apparaissent déjà à peu de distance de la ville, je l'emporte en toute hâte sur une brouette et parviens à rejoindre le Régiment. A Lavassé impossible de passer, la route est obstruée par des convois de toute nature, nous avons fait à peine 6 ou 7 kilomètres. Les Allemands heureusement aussi fatigués que nous se sont arrêtés à Vibray. La nuit se passe sur la route comme celle de l'avant-veille, cependant vers 2h du matin, le sous - lieutenant Felden découvre une grange dans laquelle nous pouvons dormir un peu. Au petit jour nous sommes réveillés par les imprécations furieuses de notre excellent tambour major. Tout le monde rit en voyant le sujet de sa colère: en homme prévoyant, il avait acheté en passant à Vibray des rillettes de Tours pour notre déjeuner du lendemain et ne voulant confier à personne ces précieuses ressources, il les avait *gardées* avec lui dans sa sacoche. Pendant la nuit, les rats qui pullulent dans le grenier et que notre arrivée avait mis en déroute reviennent peu à peu alléchés par l'odeur des rillettes et poussés par la faim et la gourmandise, attaquent la sacoche à belles dents. C'en était fait de nos provisions si l'un d'eux plus mal avisé que les autres n'avait mordu la main de notre chef de popote, reposant sur le précieux sac. Réveillé en sursaut le bon Felden poussa des malédictions formidables qui détermineront aussitôt une fuite générale des rongeurs. Sa colère se calma cependant quand il eut constaté que le sac seul avait souffert et il finit par dire tout ému et à notre grande hilarité "si cet imbécile de rat ne m'avait pas mordu nous n'aurions pas déjeuné ce matin".

*(1) Ce pauvre Capitaine fut un vrai type de déveine. Blessé à la bataille de Sedan il vint après sa guérison à l'armée de la Loire. Blessé une seconde fois à la cuisse au 2<sup>ème</sup> combat de Morée, il fut évacué sur les ambulances. Au moment d'en sortir, il contracte une variole confluente qui lui ravage la figure ; rentré au corps au mois de mars il fut atteint une troisième fois par une balle qui lui traversa la cuisse droite, dans la lutte contre la Commune. A peine remis il fit une chute de cheval qui entraîne une fracture du genou. Cette dernière lésion laissera à ce brave officier une demi-ankylose qui le forcera à prendre sa retraite.*

Le 21 à 9h départ pour Yvré l'Evêque, arrivée à 9h du soir. La 1<sup>ère</sup> Division prend aussitôt ses positions d'attente. Le 58 surveille la route sur la rive gauche de l'Huisne, l'artillerie se place sur une hauteur à gauche, la 2<sup>ème</sup> Brigade s'échelonne en avant sur la ligne du chemin de fer. Mêmes positions le 22, les Prussiens ont délibérément renoncé à s'avancer davantage, ils se sont même repliés en arrière pour se réorganiser et se remettre un peu de leurs fatigues.

J'obtins en arrivant à Yvré la permission d'aller au Mans me ravitailler en médicaments. J'y rencontrai plusieurs connaissances et en particulier notre compatriote Mr de Lanauze qui me croyait mort à Metz. Sa stupéfaction en me revoyant m'amusa beaucoup.

Le 24 le 2<sup>ème</sup> Bat du 58 part pour Connerré faisant partie d'une colonne mobile de 2000 hommes, je l'accompagne. Ces troupes sont transportées en chemin de fer et arrivent à 3 heures. L'artillerie nous rejoint par la route à 6h du soir. Sur la prière du général qui n'a pour le moment personne sous la main, je vais à sa rencontre et lui désigne l'endroit où elle doit camper. On faisait tous les matins en ce moment la composition de la colonne (2<sup>ème</sup> Bat du 58 – 13<sup>ème</sup> Bat de Chasseurs de marche – 15<sup>ème</sup> escadron de Hussards – Francs tireurs – une batterie d'Artillerie – 2 mitrailleuses). Les quelques jours de repos passés au cantonnement d'Yvré ont un peu refait le Régiment. Le manque absolu de moyens de transport pour les blessés légers avait causé au Corps des pertes incessantes d'hommes qui auraient pu être évitées. Nous demandons une voiture, mais il ne s'en trouve pas de disponible. Nous n'avons toujours pas nos cantines réglementaires et c'est la charité privée qui alimente nos ressources. Le 25 la colonne part à 5h du matin et arrive à La Ferté Bernard à 3h de l'après-midi. Les Allemands l'avaient évacué la veille en incendiant le château. Séjour à la Ferté Bernard jusqu'au 31. Nous sommes logés chez le vétérinaire de la ville. L'Etat major du Régiment y prend ses repas. La réception est charmante et notre hôte nous fait boire son vin vieux, "en cas, nous dit-il, d'une nouvelle visite des Prussiens".

Le 1<sup>er</sup> et le 3<sup>ème</sup> Bat du 58 sont restés au camp de Pontlieue-Yvré.

Le 30 octobre on forme une colonne volante composée d'un escadron de Cavaliers (capitaine Button), des Francs Tireurs de la Dordogne, d'une compagnie de volontaires du 59 de Marche (sous-lieutenant Canal), d'une section d'Artillerie de marine (lieutenant Béotria) et du 2<sup>ème</sup> Bat du 58<sup>ème</sup> de Marche. Je suis attaché à cette colonne. Son but est de surprendre les Prussiens à la Bazoge. Partis à 9h du matin nous arrivons à 9h du soir, l'ennemi avait reculé jusqu'à Courtalain. A minuit et demi on se décide à aller de l'avant et on repart pour St Ulphace. Arrivée devant Courtalain à 4h1/2 du matin. Au lieu d'envahir immédiatement la ville, les faisceaux formés sur la place et les chevaux aux écuries, le Commandant de la colonne prend deux heures à essayer d'entourer la ville, et le parc du château, on dirait que la perspective du combat ne le séduit que *modérément* et qu'il ne serait pas fâché que les Prussiens s'en aillent ailleurs sans qu'il fût obligé de les voir de trop près, nous savions qu'ils disposaient de 300 cavaliers, de 5 ou 600 fantassins et de deux pièces de canons. Sans un incident qui détermina l'attaque malgré le Commandant, les mouvements préliminaires n'auraient certainement pas été achevés avant le départ de nos adversaires. Voici l'incident: Une sentinelle de cavalerie qui dormait fort paisiblement sous un arbre, roulé dans son manteau et son cheval attaché, à 150 mètres de nous, se réveille en sursaut au bruit d'un coup de feu, détache son cheval, saute en selle et se sauve à fond de train. Les cavaliers envoyés à sa poursuite par le Capitaine Button ne peuvent le rejoindre mais du coup l'affaire est engagée. En dégageant une arme portée en bandoulière, un hussard l'avait faite partir involontairement. Le village envahi on voit les Prussiens faisant l'appel derrière leurs faisceaux sur la Grande place. La compagnie du 59<sup>ème</sup> qui marche en tête *commence* l'attaque et l'ennemi surpris se réfugie dans les maisons, dans le château d'où il arrive sur nous d'un pas très vif. Notre triste Commandant au lieu *de prendre une concertation* avec ses soldats vient me trouver me demandant une arme quelconque, ne fut-ce dit-il qu'un bâton puis il me quitte quêtant encore plus pour cette arme qui lui manque pour devenir brave ! Quelle piteuse attitude ! Le Capitaine auxiliaire d'Etat major Faliès reste



par contre seul et immobile sur son cheval, la tête et les épaules dépassant le mur de clôture du parc de Courtalain qui borde la route, il sert de cible aux Prussiens du Château. Je le décide avec peine à descendre, il était temps, une volée de balles vient presque aussitôt égrèter les murs et se loger dans les arbres. Chez beaucoup d'officiers d'occasion doués du reste d'un courage à toute épreuve et d'un patriotisme ardent, ce courage n'était pas approprié aux circonstances et manquait quelquefois d'à-propos. L'éducation militaire ne leur avait pas appris le moment exact où le sacrifice est utile et celui où il constitue seulement un gaspillage héroïque.

La résistance de l'Infanterie permet aux hulans de monter à cheval et de se sauver par la route de Cloyes la seule que nous eussions dû épauler. Quelques obus délogent bientôt les défenseurs du Château de leurs positions et les obligent de battre en retraite en laissant 70 ou 80 hommes sur le terrain. Nos deux pièces de canon avaient été mises en batterie sur la route même avec une compagnie d'Infanterie pour soutien; au premier coup tiré, beaucoup d'hommes croyant à l'explosion d'un projectile ennemi se jetèrent dans les fossés. Nos "railleries" firent promptement revenir le plus grand nombre, mais quelques uns s'enfuirent. Mon ordonnance a reçu une balle dans l'avant-bras ; elle fait saillie sous la peau de la face dorsale après avoir heureusement passé entre les deux os sans les briser. Je m'aperçois après l'avoir enlevée, que mon porte-sac, effrayé par les détonations des canons, était au nombre de ceux qui avaient gagné le large avec le conducteur de notre voiture de bagages. Ces deux imbéciles affolés allèrent se jeter dans les jambes des Prussiens qui les firent prisonniers avec tous nos effets. (1)

Nos pertes consistaient en un homme tué et une dizaine de blessés, parmi ceux-ci un seul gravement, le tibia ayant été brisé par un coup de feu. Dépourvu de tout moyen par suite de la disparition de mon porte-sac, je lui fis un appareil sommaire avec des tiges de paille liées ensemble et des barreaux de chaise fixés avec des liens plats, la plaie ayant été préalablement lavée à l'alcool. Je couchai mon homme dans un lit et me rendis sur la plaine. *Puisque entrée en soutien de ligne genre un livre* appuyé contre un tas de pierres et tenant encore son fusil à la main avait été tué raide. Je trouvai près du Château le sous-lieutenant Canal blessé assez légèrement à la tête. Au Château appartenant à Mr de Gontaud Biron on mit à ma disposition tout ce dont j'avais besoin. Pendant que j'opérais mon pansement, on me raconta que deux de nos obus avaient frappé des chambres du 1<sup>er</sup> étage et déterminé le départ immédiat des Allemands. Sur la Grande place du village gisaient ça et là des morts et des blessés ennemis trop gravement atteints pour avoir pu gagner les maisons. Aidé de quelques habitants, je fis transporter les blessés dans des lits avec prière aux médecins de Courtalain de s'occuper de ces malheureux. Je ne pouvais m'attarder plus longtemps me trouvant le seul médecin de l'Expédition.

Après avoir rapidement fouillé le village, nos troupes étaient reparties par la route de

(1) *C'était la 3<sup>ème</sup> fois depuis le commencement de la Guerre que je perdais mes effets. Le soir de la bataille de Gravelotte je pus les retrouver comme je l'ai déjà raconté, mais à Nancy et à Courtalain la perte fut définitive. Nous fîmes une première demande d'indemnité qui s'égara. Pendant l'armistice, les officiers du 2<sup>ème</sup> Bat renouvelèrent leur demande qui reçut une réaction favorable. Me trouvant en ce moment détaché au conseil de révision de la Mayenne je n'appris que plus tard cette démarche et ne touchai rien du tout. Après la guerre l'intendance voulut même me faire rembourser les 309 francs que j'avais touchés en arrivant à Tours. J'avais heureusement conservé le double de la décision ministérielle qui me les accordait et je fus dispensé du Remboursement.*

Le Gault et de La Chapelle Guillaume, notre étonnant Commandant oubliant de prévenir la Cavalerie, les Francs Tireurs et deux compagnies du 58. Je parvins à rejoindre les derniers détachements au prix d'une grande fatigue n'étant pas monté comme je l'ai déjà dit. (1) Cette marche de retour fut conduite d'une façon beaucoup trop rapide et comme nous avions dans les jambes un nombre considérable de kilomètres, la route s'encombre de trainards. Nous arrivâmes à Montmirail vers midi absolument harassés, étant en marche depuis la veille à 9h du matin. A la nuit tous les retardataires avaient à peu près rallié la colonne. Ainsi se termine cette petite expédition dans laquelle nous aurions pu prendre un nombre d'hommes et de chevaux relativement élevé et dont nous revenions les mains vides. Bien conduite elle aurait été très brillante, car tout le monde avait donné avec le plus grand entrain. Les résultats en furent nuls...excepté pour notre Commandant qui à la suite d'un rapport pompeux trouva le moyen de se faire décorer. Nous fûmes hébergés au Château de Montmirail de la façon la plus cordiale et après un confortable repas, nous pûmes prendre un repos bien gagné dans d'excellents lits. Nous avons trouvé en arrivant les Francs tireurs de Cathelineau déjà installés.

*(1) Le pansement individuel que chaque homme porte aujourd'hui dans la doublure de sa capote n'avait pas encore été imaginé. Quelle mémoire pour nos premiers souvenirs ? Et dire que certains médecins l'ont combattu sous l'étonnant prétexte qu'il n'assurait pas l'aseptie d'une façon absolue. Il ne s'agit pas dans les coups de main rapides surtout, de faire de la doctrine, il faut viser un seul but faire durer le blessé et le soulager rapidement. D'un autre côté dans les terribles poussées du champ de bataille, êtes-vous jamais sûr de ce qui va arriver ? Que faire quand le combattant recule, refoulé par une force supérieure, quand tous les échelons se groupent pour la résistance et que dans la formidable mêlée de ces milliers d'hommes et de chevaux, excités par la lutte ou affolés par la peur, vous être séparés de votre matériel. C'est alors l'impuissance noire, absolue, désespérante. Avec le pansement individuel vous avez encore une arme, faible peut-être au point de vue médical, mais une arme moralement puissante. L'homme a sur lui tout ce qu'il faut pour parer aux diverses éventualités du drame dans lequel il joue son rôle, il le sait et c'est déjà beaucoup. Du reste qui ignore combien sont parfois difficiles les mises en communication des postes de secours et des ambulances divisionnaires. Le médecin divisionnaire s'il est expérimenté fera toujours bien fonctionner son ambulance, il pourra organiser ses secours, ses évacuations avec les ressources qu'il a sous la main, parce qu'il jouit d'une stabilité relative; mais il en sera tout autrement de ses relations avec les services de l'avant. Il faut s'attendre de ce côté à des lacunes fréquentes. Les postes de secours d'une Division fortement engagée peuvent être nombreux et cela sur un front fort étendu, avec les moyens restreints dont le médecin divisionnaire dispose pour s'accuser de la position des fanions de l'avant, il arrive forcément que quelques uns ne seront pas relevés, ou que le contact se perdra par la mobilité même des stations de pansement: or cette mobilité est la condition essentielle de leur utilité. Il faut alors que privé des secours de l'arrière, séparé des voitures de bataillon qui ne pourront pas souvent se tenir à leur portée, et même de leurs paniers à pansement, les médecins et leurs aides puissent servir à quelque chose. Le pansement individuel est une bonne chose, c'est surtout une chose qu'on a toujours sous la main quoi qu'il arrive, qui permet au blessé d'attendre des soins plus complets s'il en est besoin, et l'intervention technique en harmonie avec les données actuelles de la science.*

Le 1<sup>er</sup> janvier nous retournons à La Ferté Bernard. Le 2<sup>e</sup> départ pour Nogent le Rotrou. Le 3<sup>e</sup>, le 1<sup>er</sup> et le 3<sup>ème</sup> Bat du 58 nous rejoignent par le chemin de fer venant du camp de .  
Le 4<sup>e</sup> des Mobiles des Deux-Sèvres nous renforcent. Le 5<sup>e</sup>, le 1<sup>er</sup> Bat que j'accompagne et le 19<sup>e</sup> Bat de Chasseurs que nous prenons à la Fourche font une marche de nuit pour surprendre une avant-garde ennemie. Nous dépassons la Fourche d'environ 3 kilomètres, on fouille deux ou trois villages sans rencontrer personne.

Le 6 nous rentrons à Nogent après avoir marché toute la nuit. Dans l'après-midi les Prussiens attaquent la Fourche. Le 19<sup>ème</sup> Bat de Chasseurs, le 58, le Bat de Mobiles des Deux-Sèvres et celui de la Corrèze arrivé le matin même sont engagés successivement, la lutte se prolonge jusqu'au soir au milieu des bois. Après une résistance acharnée, nous sommes forcés de battre en retraite sur Nogent. Le retour est protégé par deux mitrailleuses qui balaient la route et font dans les rangs prussiens de sanglantes trouées. Trois de nos canons sur quatre sont perdus. Le Capitaine d'Artillerie de Marine qui les commande est grièvement blessé et un de ses lieutenants (Verdun) reçoit une balle au pied. Un aide major de mobiles est tué. En même temps qu'ils nous attaquent de front les Allemands essaient de nous couper la retraite par Montgraham, ils sont heureusement repoussés. A Nogent plusieurs maisons de la ville arborent le Drapeau de Genève et sont transformées en ambulance. Les blessés y sont reçus et pansés, il est impossible de les évacuer plus loin, pas de moyen de transport. Le soir nous reculons jusqu'à *Mabe* toujours sur le qui-vive. Nous commençons à peine à nous reposer quand une alerte nous réveille en sursaut et à minuit nous partons pour le Theil. La Division occupe de superbes positions, ce qui reste d'Artillerie se met en batterie dans une clairière d'où elle domine le pays, nous attendons l'attaque. Le Médecin major de 2<sup>ème</sup> classe Corre arrivé au Régiment pour les affaires de la Fourche, ancien médecin de la Marine démissionnaire me manifeste son désir au-delà des avant-postes voir ce qui se passe, je l'en dissuade de mon mieux, en lui donnant à entendre qu'avec de jeunes troupes impressionnables et peu dans la main de leurs officiers, il pourrait fort bien être accueilli à son retour par une *salve* de balles. Il se rend à mes raisons.

J'en profite pour prendre un peu de repos dans une ferme, voilà deux jours et deux nuits que je n'ai pas dormi. Au bout de deux heures je suis réveillé par des feux de peloton, je me précipite à mon poste. C'était une fausse alerte qui faillit coûter cher au malheureux curé du Theil, on avait tiré sur lui quand il se hâtait vers son presbytère, le prenant pour un Prussien. Par un bonheur inouï ni lui ni son petit chien qui l'accompagnait ne furent atteints. Mr Corre se tourna vers moi et me dit en riant "Eh bien vous aviez raison".

Quelques heures après la Division quitte le Theil, nous sommes encore et perpétuellement tournés. Les troupes abandonnent avec regret leurs belles positions, mais la situation est critique, il faut promptement battre en retraite du côté de Connerré.

Le 8 le Régiment prend position au Grand Moulineau. Pas d'attaque. On traverse sans s'y arrêter La Ferté Bernard et nous allons bivouaquer à Duneau. Nos bataillons occupent une ligne de hauteurs, renforcées par ceux du 26<sup>ème</sup> Rgt de Marche. Le 9 à 7h du matin un combat furieux se livre sur les collines de Duneau et se prolonge jusqu'à la nuit. J'avais installé mon poste de secours dans une petite maison sur le bord de la route, les balles ne tardent pas à crépiter sur les murs. Par ordre du Colonel je me reporte un peu en arrière dans un local moins exposé, une échelle courte et large me sert de brancard pour faire transporter quelques blessés; le Capitaine Devillars et plusieurs hommes légèrement atteints comme lui se retirent à pied après un pansement sommaire. Vers 9h du soir les Prussiens profitant d'une panique des Mobiles de l'Aude, percent la ligne, le feu recommence de plus belle et je me trouve placé entre les deux partis. Je ne m'étais pas aperçu de la retraite de nos troupes dans l'obscurité profonde qui nous entourait. Les balles sifflent de tous les côtés, impossible d'arborer un drapeau quelconque, nous n'avons ni matériel ni lanterne et puis dans la position de la maison maintenant placée dans l'axe de tir, nul ne s'en serait préoccupé; à quelques pas de nous,

j'entends les hurras des Allemands, la situation devient critique. Tous nos blessés sauf quelques uns très légers et que je garde pour les ramener au Corps sont évacués. Je me *soucie* coûte que coûte à essayer de rejoindre le Régiment. Depuis un moment le feu s'est ralenti, je sors sur la route suivi de mes hommes. Dans la face opposée qui la borde, je vois filer rapidement des ombres à costume sombre, je les prends pour des Marins faisant un retour offensif et cours me joindre à eux. A ma grande stupéfaction, ma subite apparition détermine un sauve-qui-peut général, les ombres que je prenais pour des Marins étaient des Allemands. En voyant brusquement déboucher sur leur flanc un officier français suivis de soldats et trompés par l'obscurité, l'ennemi qui entendait en même temps sonner devant lui la charge, se crut attiré dans un piège et battit promptement en retraite. En ce moment même la colonne française criait de tous ses poumons "A la baïonnette !" C'est le 58<sup>ème</sup>, Colonel en tête, qui arrive à la rescousse et qui reste stupéfait de ne trouver que moi sur la route. L'obscurité faillit me jouer un vilain tour. Au moment où la tête de la colonne me rejoignait, un pauvre soldat très excité se jette sur moi et me prenant pour un officier ennemi m'allonge un furieux coup de baïonnette, par bonheur son pied mal assuré glisse sur le sol gelé et je pus esquiver le coup en poussant une exclamation dont l'énergie ne lui laissa aucun doute sur ma nationalité.

Nous arrivons le 10 à 4h du matin à Pont de Gennes, le froid est épouvantable, tout le long de la route on rencontre des débris, des chevaux abattus, des voitures démolies, des caisses éventrées, le spectacle est navrant. A peine arrivés, sans une heure de repos, le Régiment prend de nouvelles positions de combat, Le 2<sup>ème</sup> et le 3<sup>ème</sup> Bat campent sur la route de Pont de Gennes à Lombron, se reliant de ce côté à la Division Colin, le 1<sup>er</sup> Bat garde la route de Pont de Gennes à Connerré et la ligne de chemin de fer. On attend l'attaque. La bataille s'engage dans l'après-midi. Les Marins sont à côté de nous sur la ligne du chemin de fer. L'un d'eux atteint d'une balle à la cuisse se présente à moi, je lui fais un pansement rapide et veux l'évacuer vers l'arrière. "Non, me dit-il, je retourne à mon poste et y resterai jusqu'à ce qu'on me tue". Les Marins étaient couchés contre le talus le long des bois, leur Etat major se tenait près du passage d'un petit pont avoisinant la campagne. Je m'étais établi derrière cette ligne pour aider à panser les blessés de la Marine, l'ennemi n'ayant point encore prononcé d'attaque de notre côté. Le canon se fait entendre à Yvré et Lombron sur notre gauche, mais le 58<sup>ème</sup> n'est toujours pas engagé. La nuit se passe sous les armes, dans l'attente; les pieds dans la neige immobiles sous une bise glaciale, les hommes tombent exténués. Plus de 150 le lendemain ont aux pieds des gelures plus ou moins étendues. Nous entendons sur notre droite et presque devant nous les feux de salve qui accueillent une contre-attaque de nos Marins, leur régularité nous impressionne douloureusement, car elle nous indique que l'ennemi n'est pas sérieusement entamé, il est simplement arrêté.

On comprenait facilement que le moment décisif approchait et que nous livrions aux Allemands sur la ligne du Mans une bataille suprême. Nos ennemis avaient rassemblé toutes leurs forces et de tous les côtés le canon grondait avec fureur. Au milieu des détonations qui éclataient à côté de nous, on en percevait d'intensité moindre et de fort lointaines qui prouvaient que tout notre front était attaqué avec une égale vigueur. Je me rendis très bien compte de cette situation et dans l'incertitude des résultats j'allai chez Mr Jouselin minotier à Pont de Gennes et lui confiai quelques objets auxquels je tenais. Ces excellentes gens me renvoyèrent le tout après la guerre. Le 11 à 4h le 1<sup>er</sup> Bat du 58 est attaqué, le combat se prolonge jusqu'à 7h du soir. Les Prussiens sont parvenus à s'établir sur la voie du chemin de fer. Notre ligne ne se laisse pas entamer, on se fusille à 40 pas. A ce moment la Division Colin écrasée recule et découvre notre gauche; sur notre droite, les positions en avant d'Yvré sont aux mains de l'ennemi, la confusion se met dans nos rangs. Les Marins tentent une nouvelle et vigoureuse contre-attaque à la faveur de laquelle l'ordre se rétablit. La nuit se passe comme la précédente, sous les armes, sans feu et sans abri. J'ai installé mes blessés le mieux que j'ai pu et après les avoir pansés, je retourne auprès du Colonel. Les balles sifflent

au-dessus de nos têtes et coupent les branches d'arbres qui jonchent la route. Le combat se rapproche peu à peu, au bout d'une heure les balles arrivent plus nombreuses avec un sifflement plus vif, plus aigu et passent maintenant à hauteur d'homme. "Allez à Montfort, Docteur, me dit le Colonel, pour moi j'ai fait le sacrifice de ma vie". "Mais moi aussi" répliquai-je". "Allez à Montfort répéta t-il, j'ai lieu de croire que vous y trouverez pas mal de blessés". J'obéis à regret et me dirigeai sur Montfort. Avant d'y arriver je trouvai dans la loge du concierge d'un château, avec quelques uhlands qui étaient en train d'avancer sur la route. Nous continuâmes notre route, les balles commençaient déjà à résonner sur les grilles du parc. Nous arrivons à Montfort dont les rues étaient encombrées de troupes de toutes armes. En passant devant la maison où se tenait le quartier général de l'amiral Jaurès, nous vîmes les portes s'ouvrir et le Commandant du 21<sup>ème</sup> Corps sortir et monter à cheval en disant à son Etat major "Allons voir ce que c'est". A 4h du matin la Division reçut l'ordre de se conformer au mouvement général de l'Armée et de battre en retraite. La 2<sup>ème</sup> Brigade marche en tête, le 3<sup>ème</sup> Bat du 58 couvre la marche; en route nous trouvons une ligne de Marins déployée pour tenir l'ennemi à distance, touchés que leurs camarades campés au pied de la colline de la Croix d'Yvré se préparent à faire la soupe. Je vois en ce moment gravissant la pente très raide, avec beaucoup de peine une petite charrette traînée par un âne et sur laquelle se trouve un enseigne de vaisseau blessé au pied. "Je suis pansé, me dit cet officier, mais je ne veux à aucun prix rester aux mains des Allemands". A 2 heures on arrive sur les hauteurs de la Croix d'Yvré. Le Régiment prend déjà son ordre de bataille quand il reçoit avis d'avoir à continuer son mouvement de retraite en contournant le Mans et en passant par Sargé, Montreuil et La Guierche. Les obus depuis un moment arrivent sur le plateau. Je tombe dans un fossé plein de neige au moment où un projectile vient s'éclater à deux pas de moi et cette chute me sauva la vie très probablement. Je me relevai au grand étonnement de tous, on me croyait au moins grièvement blessé, mais le sang qui tachait mes habits était celui d'un de mes malheureux voisins. Les Marins qui avaient déjà installé leurs marmites, plient bagage et nous voilà tous descendant la pente opposée du plateau que nous venions de gravir. Le désordre est à son comble, les routes sont obstruées par des impedimenta de toute nature, on ne sait où se diriger. Nous ignorons encore la prise du Mans. Deux compagnies s'égarent de ce côté à la suite du 19<sup>ème</sup> Bat de Chasseurs, un combat violent s'engage dans les rues et ce n'est qu'au prix des plus grands efforts que nos hommes parviennent à se dégager. Ce n'est plus une armée, c'est une cohue effroyable qui roule sur les routes, dans laquelle tous les corps se trouvent mêlés et confondus. A Sargé nous rencontrons un convoi de vivres, vainement les officiers d'Administration tentent de le défendre, les soldats affamés se jettent dessus et le pillent. Parmi toutes ces scènes regrettables qui se produisaient de tous les côtés, celle-ci eut du moins un heureux résultat, car les Prussiens qui s'emparèrent du convoi peu de temps après le trouvèrent aux trois-quarts vide et c'est nous qui en avons profité. Un soldat me fit passer plusieurs tablettes de chocolat et malgré la façon peu correcte dont il se les était procurées, j'avoue que, aiguillonné par la faim, je fermai les yeux sur l'origine de cette manne inespérée, à la grande satisfaction de mon estomac qui en absorba incontinent 4 ou 5. Vers le milieu de la nuit, le médecin major et moi écrasés de fatigue, nous nous réfugions dans une petite étable occupée par une vache dont nous sommes fort heureux de pouvoir partager la litière. Après quelques heures de repos, nous nous remettons en marche, ralliant en route beaucoup de nos hommes et nous arrivons à La Guierche où se trouve l'Etat major du Régiment avec une escorte imposante. Les jours suivants presque tout le monde a rejoint, on gagne Montbizot, St Jean d'Assé et Beaumont ; nos pauvres soldats sont à bout de forces, on ne trouve rien à manger dans le pays, toutes les ressources sont épuisées. Le 14 janvier, nous sommes à St Rémi, on se repose un peu et on parvient enfin à se procurer des vivres. Le Régiment bien que très éprouvé se reprend vite et son Colonel peut encore compter sur lui. Le 15 au soir l'ennemi qui veut profiter de sa victoire pour couper l'armée en

deux est signalé à quelques kilomètres. Le combat s'engage bientôt à Sillé-le-Guillaume, le, 2<sup>ème</sup> Bat repousse les Prussiens, ceux-ci reçoivent des renforts et reprennent l'offensive ; tout le 58 entre alors en ligne. Nos troupiers qui depuis deux jours se sont reposés et ont eu du pain, de la viande et une ration d'Eau de vie, attaquent avec un entrain surprenant: nos adversaires décontenancés reculent et sont ramenés la baïonnette dans les reins au-delà de Crissé; trente prisonniers et un officier tombent entre nos mains. Ce fut notre dernier combat. Le soir même sur les ordres du Colonel, je partis pour Laval, où je devais attendre le Régiment, avec quelques blessés dont un officier. Je me trouvai en ce moment extrêmement fatigué, les ongles de mes deux gros orteils étaient tombés par suite d'une congélation partielle de la matrice, pendant les nuits de Montfort et la marche m'était devenue très pénible, mes pieds enflés me faisaient cruellement souffrir. Nous couchâmes le soir dans de bons lits au château de Mr Fournié, mais il nous fut impossible de nous procurer une voiture et nous dûmes gagner Laval à pied.

Après deux jours de repos, me sentant en meilleur état et apprenant que le Régiment ne passerait point à Laval par suite d'un changement de directives vers Mayenne sur lequel le médecin major avait déjà dirigé ses blessés dans la nuit du 15, je me procurai de nouvelles chaussures pour remplacer les miennes qui étaient dans un état lamentable et je me mis en route. Pour gagner Mayenne où tout le Régiment se trouvait réuni. J'y arrivais 4 jours après. Le colonel me gronde un peu d'être revenu si vite mais il se *tait* et fut fort satisfait de mon retour, ainsi que le médecin major, les malades étant très nombreux par suite des fatigues successives que le Régiment avait eu à supporter pendant cette rude campagne (1) Jusqu'à l'Armistice aucun fait digne d'être noté ne se produisit. Je fus attaché au conseil de révision de la Mayenne. L'enthousiasme des nouveaux conscrits laissait beaucoup à désirer et un grand nombre cherchèrent à esquiver le service en prétextant des Morfantures, expression pour désigner un cas d'Exemption (2). Du reste, il faut bien en convenir le découragement était général et ce n'était pas les proclamations des Dictateurs de Bordeaux qui pouvaient relever le moral abattu des soldats. Nous en avons assez des ingénieurs et surtout des avocats. Je ne sais vraiment pas si du temps d'Homère, les harangueurs politiques d'un aussi piètre courage que lui et qui excitaient les troupes à marcher à l'ennemi avaient un grand succès, mais en ce moment les phrases de rhétorique nous agaçaient tous. Que d'amères réflexions nous faisions en sentant les deniers efforts de la France vaincue guidés par un Freycinet qui fut le mauvais génie de Gambetta, par un Glais-Bizoin, et un Crémieux. Un ingénieur, deux

(1) *Les indications, techniques de mon récit jusqu'à l'armistice ont été relevées sur mes notes que je prenais au jour le jour, ce qui m'était facile assistant tous les matins au rapport du Colonel. Après la Commune et pendant notre séjour au camp de Rambouillet, le Colonel institua une commission de trois membres pour rédiger l'historique du 58<sup>ème</sup> de Marche pendant la Campagne de la Loire. Je fis partie de cette commission et je pus ainsi consulter mes notes et rectifier quelques erreurs de détail.*

(2) *Les Bataillons de mobiles qui avaient fait la campagne avec nous étaient de valeur fort inégale suivant leur discipline, leur instruction et surtout la composition de leurs Cadres. Dans une réunion d'hommes amenés au combat,*

avocats et un Juif dirigeant une armée contre de Moltke et Frédéric-Charles. Sans Freycinet, Gambetta aurait peut-être écouté les généraux qui l'entouraient; il avait, dit-on, un vague sentiment de la vérité et comprenait par moments que les combinaisons militaires ont d'autres facteurs que les études sur la carte. En effet mille circonstances à la guerre peuvent modifier un plan et le hasard des batailles crée parfois brusquement une donnée favorable dont seul le général en chef peut apprécier l'importance et tirer un profit immédiat. La résistance d'une troupe ne se calcule pas comme celle des matériaux et pour ainsi savoir ce qu'on peut lui demander il faut vivre avec elle. Les gens de Bordeaux et de Tours se sont imaginé qu'on décrétait toujours la victoire et qu'on excitait l'enthousiasme avec des boniments usés. Ils se sont inspirés des souvenirs de la 1<sup>ère</sup> révolution, alors qu'un nouvel état social se fondait et qu'un peuple arrivé à l'égalité, croyait à l'avènement de la véritable Liberté. Ils oubliaient que sur ces mouvements irrésistibles qui avaient poussé le peuple français à la frontière, avaient poussé en moins d'un siècle, les journées sanglantes de la Terreur, la corruption du Directoire, les gloires de l'Empire, les Cent-jours, la Restauration, 1830, Louis-Philippe, la 2<sup>ème</sup> République et Napoléon III. Au milieu de ces bouleversements quelques

. On nous parlait de la République, en faisant de la Doctrine quand l'ennemi était là ! Eh que nous importait l'étiquette ! Nos Dictateurs ne le comprirent qu'après la bataille du Mans lorsqu'il n'était plus temps. Il nous fallait pour Dictateur un général vraiment patriote, ne songeant qu'à la victoire sans se soucier de savoir si ceux qui marchent avec lui étaient impérialistes, républicains ou royalistes ; nous n'aurions pas eu les

*la bravoure individuelle ne compte que pour peu de chose. Tel soldat courageux quand sa personnalité est seule en jeu, peut très bien lâcher pied quand sa responsabilité se confond avec celle de la masse. Il faut donc que toutes ces bravoures individuelles soient réunies et condensées par des liens solides qui sont la discipline, l'orgueil du Drapeau et l'amour-propre du Corps. Il faut que les natures ardentes que l'excitation de la lutte pousse en avant sachent qu'elles seront suivies, que les timides voient leurs camarades affronter le feu à leur côté et que les cœurs défaillants sentent peser sur eux l'inexorable volonté des inflexibles. On pourrait varier des thèmes à l'infini sur ce proverbe "l'union fait la force" mais il est surtout applicable au combat. L'héroïsme personnel est très beau et peut parfois sauver une situation, une campagne ne peut être menée à bonne fin que par l'effort collectif. L'introduction de l'élection dans la constitution des Cadres avait ouvert une porte bien tentante à la prudence et favorisait étrangement la faiblesse humaine. Les formations de la veille composées d'éléments n'ayant jamais fait la guerre, hantés par les souvenirs de la famille quittée bien à regret, encore tout ému des larmes des enfants et des femmes, étaient parfois enclins à donner leurs suffrages (l'aveu m'en a été fait) à des chefs qui ne paraissaient pas les mener trop loin dans la mêlée. Toutes les déclamations ne changeront rien à cela et ceux qui s'imaginent qu'il suffit de substituer à l'étiquette royale ou impériale, celle de républicaine pour donner à l'armée un coefficient je les élève de valeur militaire; ce sont malgré tout leur talent de lamentables imbéciles. Dans presque toutes nos rencontres avec l'ennemi, à côté de merveilleux efforts de courage se produisaient des paniques, des défaillances qui en compromettaient irrémédiablement le succès. J'entends d'ici les protestations indignées des partisans du suffrage universel intégral, ces protestations ne peuvent émouvoir que les gens qui n'ont rien vu de la guerre ; les professionnels savent à quoi s'en tenir. Assez d'avocats à la Guerre, de rhéteurs aux Colonies, de chimistes aux Affaires étrangères, de vaudevillistes à la Marine ! A chacun son métier. Ces chinoiseries-là nous ont coûté assez cher.*

honteuses histoires du Camp de Conlie et un membre du gouvernement qui ne songea qu'à profiter du désarroi général pour nationaliser la tourbe infecte des Juifs d'Algérie. En flétrissant si justement Bazaine, les membres du Comité de salut public avaient oublié que c'était Jules Favre et le corps législatif qui avaient en quelque sorte imposé à l'armée du Rhin ce politicien véreux compromis dans tous les tripotages du Mexique et les tristes intrigues qui entraînèrent la mort de Maximilien. Ils avaient oublié le mouvement de répulsion qui avait accueilli sa nomination dans les milieux militaires et personne n'avait le droit de solidariser avec ce traître le reste des généraux. Chose étrange, comme lui ils firent de la politique et ne se souvinrent que trop tard qu'au-dessus de la République, tout aussi bien qu'au-dessus de la Royauté et de l'Empire, il y avait la France.

Laissez donc l'armée à ses chefs, eux seuls sauront lui parler et faire vibrer une corde que la politique ne connaît pas, vous avez l'air ridicules quand vous invitez les autres à mourir pour la patrie MM. du Barreau !

Ceux qui s'imaginent qu'on met au cœur des hommes, de la grande majorité du moins, le mépris de la mort en lui donnant comme suprême espérance la réalisation d'un idéal politique quelconque, basé sur un pacte constitutionnel non moins quelconque, se font de risibles illusions et se trompent d'époque. Les tirades des Rhéteurs qui nous assomment, des députés qui nous ruinent et des journaux qui nous démoralisent et nous font chanter n'ont jamais mené ce peuple à la victoire. En fait de passions, ce sont surtout les mauvaises que les politiciens soulèvent, la guerre dans laquelle ils triomphent est la guerre civile et leur champ de bataille la rue où sont les vautours de la défaite. Jamais l'étranger n'a reculé en France que devant un général conduisant ses soldats.

Au milieu de *l'Armistice* nous descendons par Laval, Château-Gontier, Angers, Saumur et Loudun aux environs de Châtellerauld. A Doussay aux Barres nous eûmes à lutter contre la petite vérole qui heureusement dans le Régiment ne fit que peu de victimes.

Le jour où devait *expirer* la suspension d'Arme, le 58<sup>ème</sup> remis de ses fatigues partit pour prendre ses positions. La nouvelle de la conclusion la paix le ramena dans ses cantonnements. Peu de jours après on partit pour Lyon par étapes traversant Jarcoudieu, St Symphorien, Tarare, Roanne etc.

## La COMMUNE

Après le licenciement de l'Armée de la Loire le Régiment fut dirigé sur Lyon et installé après de longs jours d'étapes au camp de Sathonay. Peu de temps après nous quittâmes et cela sans regret nos baraques infestées de rats, pour gagner Melun en chemin de fer, les Prussiens occupant la rive droite de la Seine, et de là le camp de Satory par étapes. Le 58 fut attaché au 4<sup>ème</sup> Corps (Douai) le 28 avril et alla camper dans le parc de Villeneuve l'Etang le 5 mai. Nous participions dès ce jour à la lutte contre la Commune., bien que fort réduit comme effectif, une unité très solide, composée de soldats aguerris avec des cadres renforcés par des officiers revenus de captivité. Pendant notre séjour à Satory le colonel craignit un instant des désertions, qui heureusement ne se produisirent que très exceptionnellement, et cessèrent complètement après le premier coup de feu tiré. A Villeneuve l'Etang des petits ballons lancés par les chefs de la Commune s'abattaient souvent dans le camp, portant les proclamations



exhortant les soldats à abandonner leurs officiers, mais toutes ces élucubrations aussi venimeuses qu'idiotes n'excitaient que le rire ou le dégoût. Nos hommes qui avaient beaucoup souffert dans les armées de province étaient comme leurs cadres fatigués des déclamations de politiciens sans patriotisme. Ils en voulaient à Paris de les recevoir à coups de fusil sous prétexte de libertés communales, quand la liberté de la patrie venait de succomber dans des désastres inouïs. Tout le monde était sombre et fatigué au moral comme au physique, on avait hâte d'en finir. Le bruit du canon nous causait un profond sentiment de honte, nous sentions passer sur notre pauvre France le mépris de nos implacables vainqueurs et ce qui nous exaspérait le plus, c'est que nous nous rendions très bien compte que nous le méritions. Jamais capitale n'a plus lourdement manqué de tenue et de dignité dans la défaite que la ville de Paris au moment de la Commune. Il semblait qu'elle eût réservé le meilleur de son courage pour la guerre civile et de fait, la Commune fit couler plus de sang français, que le 1<sup>er</sup> siège contre les Allemands

Il avait fallu que la pâle diplomatie ait étrangement démoralisé la partie saine et de la population parisienne pour qu'elle ait pu, non seulement sortir, mais aussi favoriser la domination de secteurs détraqués, derrière lesquels s'agitèrent des ambitieux tarés, de bas envieux, des imbéciles, mêlés à la tourbe de l'immense variété de gredins et d'ivrognes qui grouillent dans les bas-fonds de Paris. Pendant notre séjour sous la tente à Satory, en descendant à Versailles, après mon service, j'avais eu plusieurs fois l'occasion de voir emmener des prisonniers que l'on enfermait un peu partout et surtout dans les sous-sols de la caserne du Génie. J'avoue que l'aspect de ces hommes n'était pas fait pour les relever dans notre esprit et modifier mes premières idées à leur sujet. Dans la suite et pendant les combats et les incendies qui signalèrent la semaine sanglante, mon opinion sur le compte des insurgés ne fit que s'affermir et même s'aggraver encore.

Pendant notre séjour dans le joli parc de Villeneuve l'Étang nous prîmes nos repas à Garches, dans une des rares maisons épargnées par les Prussiens qui avaient ravagé le pays et souvent nous allions de là, voir les batteries de Montretout, d'où de grosses pièces de siège tiraient sur l'enceinte de Paris. Nous y trouvâmes un jour Mr Thiers accompagné du général Appert.

Pendant ces loisirs que nous laissait notre séjour au camp, nous partageâmes quelques fois en compagnie du Capitaine Gaspard Janniaud, depuis commandant le 1<sup>er</sup> Corps d'Armée à Lille, nos promenades du côté des jardins où dix ans plus tard devait mourir Gambetta.

Quelques jours avant l'entrée définitive des troupes dans Paris le Régiment fit partie de l'expédition qui tenta de surprendre la capitale. Nous passâmes toute la nuit dans la rue principale de Boulogne mais les insurgés prévenus étaient sur leurs gardes et l'entreprise échoua. Au petit jour le 58 rejoignit son campement. Le siège en se prolongeant commençait à énerver les troupes. Officiers et soldats appelaient de tous leurs vœux le moment de la lutte suprême, on voulait en finir à tout prix. Tout notre monde était furieux, vibrant et à bout de patience; sous des apparences encore calmes, on sentait gronder la colère. Enfin le 21 mai nous reçûmes l'ordre de lever le camp et de nous diriger sur le Point du jour. Le fossé d'enceinte fut franchi à la Porte de St Cloud, sur un pont jeté par le Génie et à 7h1/2 du soir nous étions dans Paris. Pas un coup de feu n'avait encore été tiré, le canon s'était tu, nous nous demandions si l'insurrection avait complètement capitulé et nous eûmes un moment l'espoir que les luttes sanglantes étaient terminées. Hélas ! Notre illusion fut de courte durée. La Division gravit pendant la nuit les pentes du Trocadéro fut ensuite pour fouiller un auquel il nous avons déjà fait bon nombre de prisonniers dont un ancien officier de l'armée de terre. A plusieurs reprises nous franchîmes de vieux couchés en travers des rues et mis à découvert par le Génie; ces pièces jusqu'à la gueule devaient faire l'office de torpilles, aucune n'éclata. Au petit jour nous étions sur les hauteurs du Trocadéro. Là se trouvaient réunis en masse les troupes du Corps d'Armée du général Douay qui allaient descendre sur Paris par des voies différentes. En

apercevant cette énorme agglomération de soldats, les insurgés de Montmartre ouvrirent sur nous un feu très vif d'Artillerie. Les obus commençaient à creuser des pertes assez sérieuses quand l'ordre de se porter en avant arriva. A quelques pas de nous un officier avait été blessé à la face et un malheureux soldat du Génie, le bras gauche et la cuisse droite emportés, le ventre ouvert, les entrailles à nu, se roulait encore dans les dernières convulsions de l'agonie. "Pauvre diable ! Ah les bandits !" disaient les hommes, en jetant sur Paris des regards de colère. Enfin notre tour arrive de quitter cette dangereuse position; le Régiment descend sur les Champs Elysées par le rond-point de l'Etoile, de tous les côtés nous apercevons d'énormes barricades, nous continuons notre route en appuyant sur la gauche et arrivons au Parc Monceau ! Quel tableau ! Les allées du Parc étaient remplies de cadavres empilés par tas séparés comme les réserves de pierres sur le bord des routes et des tombereaux les enlevaient comme aurait fait le service de la voirie pour les immondices de la nuit. J'avais déjà hélas ! vu bien des morts sur tous les champs de bataille de Metz et de la Loire, mais ces corps débraillés, ces figures hideuses de bandits, aux cheveux hérissés, aux barbes incultes m'inspiraient du dégoût plutôt que de la pitié. Je me hâtai de fuir cet horrible spectacle. Plus loin dans la cour d'une maison, le colonel Ney faisait défiler des prisonniers et cherchait à se rendre compte de leur identité. Parmi eux se trouvait un homme de grande taille, maigre, grisonnant et portant le costume de médecin principal, quand j'arrivai le colonel Ney était en train de l'apostropher et j'entendis ces mots "Baudet, qu'est-ce que vous avez fait de la colonne Vendôme, je l'aimais moi cette colonne que le sang de nos pères avait payée". Le pseudo-médecin disparut ! Qu'en fit-on ? Je n'en sais rien ! Parfois des agents de la sûreté reconnaissaient des gardiens auxquels ils avaient eu à faire, on regardait si leurs mains étaient noires de poudre et dans ce cas ils étaient mis de côté et fusillés.

Quelques heures après le Régiment attaqua l'Eglise St Augustin et contribua à l'enlèvement de la barricade de la rue d'Anjou et avons sauvé la  
avait peu surpris". En ce moment un insurgé assez bien mis  
paraît bousculé par des soldats, il venait d'être pris un revolver fumant à la main; j'essayai de le sauver mais on me montra un homme frappé par lui et pendant que je m'occupai du blessé, on l'entraîna. A mesure que les hommes avançaient, les habitants se montraient à leurs fenêtres acclamant l'armée, ces cris nous laissaient froids: il nous semblait que si au lieu de crier tous ces gens-là l'avaient bien voulu, la Commune n'aurait pas si longtemps régné en maîtresse. Nous nous trompions sans doute et le souvenir des défaillances d'une partie des troupes régulières au 18 Mars aurait dû nous rendre plus indulgents, mais en ce moment nous en voulions à tout Paris des coups de fusil que la canaille nous tirait et le rôle que jouait la capitale de la France en présence des Prussiens ravis et moqueurs nous révoltait et nous rendait injustes. Dans la matinée du 23 une partie du Régiment descendit par le boulevard Haussmann sur le Grand Opéra et s'établit dans la rue de la Chaussée d'Antin. L'Opéra était encore en construction, on installa une ambulance dans les sous-sols. Comme j'en sortais un officier d'administration vint me prier de la part du général L'Hérillier commandant notre Division d'aller lui parler. Le général était installé à l'angle de la rue de la Chaussée d'Antin et du grand Boulevard, "Docteur, me dit-il, au numéro 40 du Boulevard des Italiens se trouvent plusieurs blessés, tâchez d'y arriver, dès que cela sera possible je vous enverrai des mulets et des cacolets pour les évacuer sur l'ambulance". Le jour commençait à tomber, je m'engageai sur le boulevard suivi par mon porte-sac. J'avais à peine fait quelques pas que j'entendis derrière moi le général L'Hérillier me crier "Au pas de course donc Docteur"; au pas de course le boulevard est enfilé. En effet presque au même (*instant*) des balles ricochèrent sur les murs des maisons et soulevèrent la poussière de la chaussée, ma peau de mouton que j'avais endossée pour la nuit eut un de ses pans traversé. Je pris alors un pas gymnastique raisonnable ne voulant pas donner de mon sang-froid une mauvaise opinion au Régiment dont les têtes de colonnes suivaient ma course du regard et j'arrivai sans encombre à l'adresse indiquée. Mon

porte-sac n'ayant pas eu les mêmes scrupules que moi, avait filé comme un cerf et m'attendait dans le vestibule. Nous refermâmes la porte dans laquelle viennent presque immédiatement des projectiles partis cette fois je ne sais d'où. Fenêtres, caves, greniers on barricade, on ne ce n'est pas de rendre compte des mauvais à-coups, devant faire tout surveiller à la fois. Dans une vaste chambre du rez-de-chaussée, vaste pour Paris du moins se trouvaient plusieurs blessés étendus sur des matelas, une sœur de Charité et deux Dames se trouvaient auprès d'eux. Le premier était un soldat de ligne frappé d'une balle au front avec une légère hernie du cerveau par la blessure, le malheureux râlait déjà, je recouvris la plaie d'un linge mouillé et passais tristement; quelques minutes après il expirait. Plus loin était couché un sergent, le pied traversé par un coup de feu. Je m'approchai pour le panser quand il me désigna dans un coin un insurgé à la figure énergique et dont la tenue contrastait singulièrement avec celle des autres. "Commencerez par celui-là, Mr le major, si vous voulez, me dit-il, il est bien plus gravement atteint que moi". Le pauvre diable en effet avait les deux genoux et une cuisse brisés. A côté de lui gisait en se lamentant un jeune homme le maillot percé par une blessure en séton, en somme peu grave, et dont les plaintes semblaient agacer singulièrement son voisin. "C'est mon neveu, dit l'homme aux jambes brisées, pansez-le d'abord et qu'il nous laisse tranquilles avec ses jérémiades, c'est un garçon sans moral". Je fis comme il le désirait, mais quand ensuite je vis l'affreux état de ses jambes, je ne pus m'empêcher d'admirer son incroyable énergie et malgré moi je murmurai "Quel dommage ! pour une pareille cause !". "Vous avez peut-être raison, me répondit mon blessé, mais le mal est fait !" Quand quelques heures après on l'enleva pour le déposer sur un brancard, un infirmier maladroit le souleva brusquement sans soutenir la cuisse brisée, il poussa un cri de douleur et pâlit puis se ressaisissant aussitôt "Excusez-moi, Docteur, j'ai été surpris" et de fait, les dents serrées, il ne poussa plus un soupir jusqu'à son arrivée à l'ambulance. A la pointe du jour, je fis évacuer tous mes blessés sur l'Opéra. Les muletiers envoyés dans la nuit par le général de Division ne pouvaient pénétrer dans la maison et se trouvant sur le boulevard, où arrivaient encore quelques projectiles égarés, s'étaient mis à l'abri dans une rue latérale, sans me prévenir de leur arrivée. Je ne les retrouvai que le matin, tout danger étant passé quand ils se décidèrent à me donner avis de leur présence. En retournant à mon Régiment, je longeai une forte barricade, fermant le boulevard, derrière laquelle gisaient quelques cadavres d'insurgés ; je ramassai à côté de l'un d'eux un poignard à manche de corne noire avec une garde d'acier formant croix sur la lame duquel était gravé au feu, un triangle et d'autres signes francs maçonniques. Pour éviter ce qui s'était passé pendant la nuit et avoir toujours à notre disposition des moyens de transport à nous, le colonel forma une section de commandée par un sergent, composée de 10 brancards la

Direction.

Dans la matinée, nous passons par la place Vendôme qui vient d'être enlevée et nous voyons cette pauvre colonne , sciée en sifflet et tombée toute disloquée du côté de la rue de Castiglione, sur un lit de fascines. Je me rappelai les paroles du colonel Ney au parc Monceau et j'éprouvai à mon tour pour les misérables qui avaient mutilé ce glorieux souvenir, pour ce peintre célèbre l'âme de baudet qui avait provoqué cet acte de vandalisme, un vif sentiment de haine et de mépris. Quelques instants après un bataillon fila sur la Banque gardée jusqu'à ce moment par la Garde nationale de quartier qui l'avait protégée contre les énergumènes de Belleville et de Montmartre, il était grand temps, la vaillante petite cohorte était sur le point d'être débordée. Nous bivouaquons dans les rues Coquillière et de la Vrillière. Des balles viennent à chaque instant frapper les murs des maisons sans nous faire beaucoup de mal. Une pauvre femme qui, malgré mes avis avait voulu se hasarder dans la rue, fut une des rares victimes de la soirée, un projectile lui traversa l'avant-bras. Elle tomba évanouie et sur le moment je la crus mortellement atteinte; on la transporta dans sa maison et après l'avoir examinée je la pansai en la rassurant sur les suites de sa blessure. Le soir nous prîmes notre

repas dans un petit restaurant à l'entrée de la rue Coquillière, et ce repas faillit nous coûter cher. Nous avons à peine quitté la table qu'un obus crevant la muraille tomba dans la salle à manger, brisant tout et criblant les murs de ses éclats. Un officier qui n'avait pas encore atteint la porte de sortie fut légèrement blessé. Quelques secondes de plus pour notre repas et l'Odyssée du plus grand nombre d'entre nous se terminait ce soir-là. L'entrée de la nuit fut sinistre, les reflets des incendies qui anéantissaient les plus beaux monuments de Paris éclairaient les rues de lueurs tellement vives qu'elles permettaient la lecture d'une lettre. Enfermés dans des rues étroites, nous ne pouvions nous rendre un compte exact des édifices qui brûlaient, mais il était facile de deviner à l'intensité de la clarté projetée, la violence et la quantité des incendies.

Je couchai cette nuit à l'hôtel de Bruges, rue Radziwill, derrière la Banque de France, mon ordonnance devait me prévenir à la moindre alerte. Debout sans avoir pu prendre de repas depuis près de soixante heures, je me trouvais très fatigué et l'excellent colonel Roux qui nous commandait toujours exigea que j'aie me coucher ailleurs que dans la rue. Je dormis profondément, lourdement, malgré le feu qui nous entourait et les boulets qui sifflaient, malgré les précautions de

de  
et le soir de la bataille du Mans, c'est-à-dire d'un *monument* contre lequel aucune force française ne peut lutter. Cette nuit me délassa complètement.

Le Régiment descend dès le matin vers la Place Royale qui brûlait face au Louvre. Malgré les projectiles qui arrivent encore, pompiers et soldats travaillent à éteindre l'incendie et à déménager une ambulance qui se trouve dans les bâtiments allemands. Derrière nous, du ministère des finances et des Tuileries s'élèvent des tourbillons de fumée, des ruines amoncelées s'échappent encore de longs jets de flamme. Nous occupons la rue St Honoré et la rue de Rivoli, cette dernière est enfilée par les projectiles et nous cheminons derrière les piliers des arceaux qui nous offrent un abri parfois insuffisant. Des ricochets contre les murs du Louvre viennent blesser quelques hommes dont un sergent major qui a le bas de la jambe traversé. On se porte sur les Halles centrales et la rue révolutionnaire attendait de nouveaux ordres. Un obus arrive sur l'église St Eustache et met le feu aux combles. Ce commencement d'émeute est rapidement éteint grâce à la promptitude des secours, les dégâts furent peu importants à la grande satisfaction de tous et surtout de celle du pauvre curé de la Paroisse que cet événement avait consterné et qui nous remercie chaleureusement. Des insurgés gravement atteints ont été recueillis dans des maisons particulières; de tous les côtés on vient me chercher, j'en soigne quelques uns et rassure leur entourage qui craint que je ne les livre. Je n'ai pas à me soucier de leurs opinions, ils se débrouilleront plus tard avec la justice s'ils tombent entre ses mains; du blessé désarmé, je ne vois et ne veux voir que ses plaies sanglantes. Dans l'après-midi on reçoit l'ordre de continuer la marche en avant par la rue Turbigo, l'Imprimerie nationale est prise, on s'avance avec prudence en longeant les murailles du côté droit de la rue, la situation est périlleuse, car les projectiles arrivent nombreux et les obus enfoncent les étages au-dessus de nos têtes avec un bruit formidable; nous bifurquons dans la rue Réaumur et le Régiment s'arrête en se dissimulant de son mieux dans les embrasures des portes, pendant que têtes de colonne enlèvent les barricades de la rue Charlot et de la rue de Bretagne. Au bout de quelques instants un boulet explosible vient frapper la muraille un peu au-dessus de ma tête et de celle d'un Capitaine avec lequel je causais: nous sommes tout couverts de poussière et de plâtras, par un bonheur inouï aucun de nous n'est atteint. "Vous n'avez rien, Docteur", me dit le capitaine. "Non, et vous?" répondis-je. "Rien non plus!"

Je des de mai, tout devant. Je croyais que l'explosion était restée inoffensive quand j'entendis de l'autre côté de la large rue des cris déchirants, je m'y précipitai. Voici ce qui s'était passé. Poussé par la curiosité un certain nombre de personnes habitant une maison dont je ne me rappelle pas le numéro, mais portant sur le

dessus d'un magasin le nom de Ducommun, avaient entrebâillé la porte du rez-de-chaussée pour voir panser les soldats; quelques éclats de l'obus traversent la rue et pénétrant par l'huis entrouvert avaient frappé dans le tas. Sur le seuil étaient étendus une femme et un enfant morts, un et homme encore debout s'appuyant contre la muraille, le bras droit complètement emporté et plusieurs autres personnes portant différentes blessures poussaient des cris affreux. Le spectacle dans ce couloir était navrant, on marchait dans le sang et les murs en étaient éclaboussés jusqu'au plafond. Après un pansement sommaire, je fis évacuer tous ces blessés et rejoignis mon poste. Nous arrivâmes bientôt au square de la place du Temple et le Régiment bivouaqua dans la rue de Bretagne, aux alentours et sur la place. Les canons du Père Lachaise nous bombardèrent toute l'après-midi. Nous n'étions pas sans avoir quelques inquiétudes au sujet de la Mairie qui, disait-on, renfermait d'importantes réserves de poudre et qu'un projectile bien dirigé pouvait faire éclater; je ne sais pas si ce racontar était fondé ou non, en tous les cas aucune explosion ne se produisit. Quelques instants après notre arrivée au square, je pensai le Commandant d'Artillerie Rébillot, devenu plus tard général de Division et qui avait été légèrement blessé au bras, au coin de la rue Charlot. Profitant d'un moment de répit, j'allai jusqu'à la Grande barricade qui barrait la rue du Temple et la rue Turbigo. La caserne du prince Eugène était encore au pouvoir de l'insurrection et le général Clinchant se préparait à l'attaquer. Cette barricade peu élevée, mais très bien construite, présentait à ses deux extrémités un couloir de dégagement, je me glissai dans celui de droite et je vis devant moi la place nue, déserte et en face la caserne garnie d'insurgés à toutes les fenêtres. Je ne pus rester que quelques minutes dans mon couloir où bientôt le feu commença et prit une telle intensité qu'il nous fallut battre en retraite. Je regagnai la rue de Bretagne où nous nous réunîmes pour prendre notre repas à l'hôtel du Périgord, repas qui se composa de tranches d'un jambon que s'était procuré notre ancien grand pourvoyeur de l'armée de la Loire, le lieutenant Felden

pour moi part. Pendant un officier raconte les aventures de notre étonnant commandant B... . Ce pauvre commandant poussé par un bon mais intempestif sentiment d'humanité, quelque peu d'ailleurs par des libations généreuses s'était avancé sur une ne se trouvait pas du tout sur notre ligne d'attaque et de là faisait un mouchoir blanc à la main des signes de paix aux insurgés, il voulait sans doute renouveler la tentative qui fut si funeste au général de Bréa en 1848 comme au Docteur Pasquier au début du 2<sup>ème</sup> siècle à Courbevoie. Il n'eut pas plus de succès, les insurgés répondant à ces démonstrations par un feu roulant qui atteignit quelques soldats. Les camarades des blessés crurent qu'il avait fait à l'ennemi un signe convenu d'avance et le prenant lui-même avec sa grande capote pour un Communard déguisé, ils se ruèrent sur lui et l'entraînèrent tout prêts à lui faire un mauvais parti. Le malheureux avait beau protester, il allait être fusillé quand un officier survint et envoya au 58 un garde chargé de vérifier les dires du prisonnier. Un capitaine du Régiment se rendit auprès de lui et confirma son identité. Le général l'Hérillier entra en fureur en apprenant cette nouvelle frasque, qui ne contribua pas peu à déterminer la décision de mise en retraite d'emploi qui fut prise plus tard contre ce gaffeur éméché.

Nous bivouaquions le soir sur les trottoirs de la rue de Bretagne, du square du Temple et des rues adjacentes. Je me permis un léger accroc à la consigne en me faufilant dans le corridor d'une maison. Je m'étais allongé sur le sol avec la première marche d'un escalier pour oreiller, laissant ouverte la porte de la rue, que les jambes d'un soldat empiétant sur le couloir et touchant presque les miennes empêchaient de fermer. Je m'endormis bien vite enchanté de ma combinaison, me croyant à l'abri du vent et ne craignant plus la pluie qui menaçait de tomber. Au milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut par une sensation de chaleur humide sur la figure, je me levai brusquement; des pas qui se faisaient aussi légers que possible s'entendaient dans l'escalier. Je frottai vivement une allumette et à quelques marches

au-dessus de moi, j'aperçus un homme couvert de sang soutenu par une jeune femme. Je ne cherchai pas à savoir d'où venait ce blessé et me rendis sans hésitation aux instances de la femme en larmes qui me reconnaissant pour un médecin, me suppliait de secourir son mari.

tous les deux entrèrent sans être vus de nos hommes demandé.

Quelque maison à double issue, leur avait sans doute permis de passer de la rue de Turenne dans la rue de Bretagne, car gardés comme nous l'étions, il paraissait impossible de franchir sans être arrêté, la ligne des sentinelles. Quoi qu'il en soit, je pansai les blessures du pauvre diable et arrêtai une hémorragie de l'arcade palmaire avec l'éponge préparée, hémorragie que les bandages épais mais mal appliqués dont la main était entourée, n'avaient pu maîtriser. Remis de cette alerte, je repris ma place sur mon plancher malgré l'offre séduisante d'un lit que me faisait la maîtresse du logis. Je n'avais malgré tout qu'une confiance très limitée dans les locataires de la maison et puis enfin c'eût été donner à la consigne, une entorse par trop vigoureuse.

Toute la nuit nous entendîmes la fusillade entretenue avec les insurgés par nos compagnies de garde. Dès le matin le Régiment boucle le boulevard des Filles du Calvaire, les Communards occupent les maisons en face de l'autre côté; on se prépare à emporter toutes les défenses accumulées jusqu'au canal St Martin. On casse rapidement une croûte et on se tient prêt à partir. En ce moment survient notre brigadier, le général Leroy du Dais, n'ayant rien trouvé à se mettre sous la dent, il nous demande s'il ne nous reste pas quelques provisions disponibles. Nous avons encore un morceau du fameux jambon dont nous nous régalaons depuis la veille, on le donne au général qui l'accepte avec empressement. Tout en mangeant, ce vieux soldat de Crimée et d'Italie parfaitement inaccessible à la peur semblait soucieux. "Docteur, me dit-il tout à coup, je sais que vous avez fait préparer des bandes perchlorurées, en avez-vous encore dans vos sacs d'Ambulance ? Oui, lui répondis-je, mon général" et j'allai immédiatement chercher l'objet demandé. "Je ne sais pas pourquoi, ajouta-t-il, mais moi qui ai si souvent affronté impunément le feu, j'ai de vilains pressentiments pour l'attaque de tout à l'heure". J'essayais de prendre sa confiance en riant et de détourner cette idée sombre de son esprit; rien n'y fit, il resta grave et me dit en me mettant sa main sur le bras : "Dieu vous entende ! Docteur, mais rappelez-vous bien ce que je vous dis, j'ai la conviction qu'avant une heure je serai frappé et mortellement frappé". Malheureusement le brave soldat ne s'était pas trompé et une heure après, il tombait pour ne plus se relever dans la rue St Sébastien, l'aorte abdominale ouverte par un projectile français. Cette attaque qui nous portait jusqu'au bord du canal St Martin nous causa des pertes sensibles. En sus de notre général de Brigade, un capitaine du Génie fut tué par un ricochet dans la chambre d'une maison où il consultait une carte, un capitaine du 58 eut l'articulation du genou traversée par une grosse balle de fusils à tabatière et succomba quelques temps après cette grave blessure en refusant de se laisser amputer. Le projectile avait brisé la rotule, un condyle du fémur et était ressorti par le creux du jarret. Le capitaine Morin déjà blessé deux fois pendant la campagne, à Sedan et au 2<sup>ème</sup> combat de Morée, et dont j'ai déjà parlé, fut une troisième fois atteint à la cuisse; un sergent et 14 hommes restèrent sur le carreau, le sergent avait reçu 14 balles dans le corps. La soirée du 26 fut employée à se consolider dans les nouvelles positions si chèrement conquises et nous les gardâmes jusqu'à la fin de la lutte ; nous devions nous opposer à tout retour offensif venant du Père Lachaise. Il était du reste temps d'en finir, on racontait des traits de cruauté révoltants de la part des insurgés, entr'autres le meurtre du commandant de Chasseurs Sigoyer fait prisonnier place de la Bastille et brûlé après avoir été arrosé de pétrole; la nouvelle du massacre des otages commençait à se répandre, quelques uns d'entr'eux ayant pu s'échapper et rejoindre notre Brigade; une femme habillée en artilleur de la Commune et qu'on avait laissé fuir par pitié, avait en disparaissant dans une maison à double issue, tiré deux coups de révolver sur le Colonel; tous ces événements joints à la fatigue et à l'énervement des combats pouvaient malgré les officiers, entraîner les troupes à de formidables représailles qui

n'auraient évidemment pas toujours porté sur les vrais coupables. Il n'avait déjà coulé que trop de sang ! Les derniers coups de canon que nous entendîmes furent tirés dans la rue d'Angoulême où deux pièces avaient été mises en batterie. Dans la journée du 28 à partir de midi, le feu ayant partout cessé et les derniers défenseurs de la Commune ayant déposé les armes, les boulevards se remplirent de promeneurs, aussi gais, aussi bruyants que si rien ne s'était passé. Les combats de la veille dont les traces sanglantes se voyaient à chaque pas, les incendies des monuments les plus beaux de Paris, dont les ruines fumaient encore, semblaient déjà de l'Histoire ancienne.